
SPECIAL
37 H.S.
MAD MOVIES
JAMES BOND
007
LE GUIDE OFFICIEL :
tous les "Bond"
de Dr NO à
DANGEREUSEMENT
VÔTRE ! 007
M 2016 - 37 H.S. - 25,00 F CANADA $ 4,00 SUISSE 7,50 F


Ciné Fantastique
37
MAD MOVIES
MAD MAX
La troisième aventure du « Guerrier de la Route »
LEGEND
entretien avec
RIDLEY SCOTT
LE GORE
ou l'Horreur à l'Écran
LES MAQUILLAGES
(suite)
LA VIDÉO, L'ACTUALITÉ, etc.
AMSEL
M 2016 - 37 - 20,00 F CANADA $ 3,20 SUISSE 6,50 F

MAD MOVIES N° Spécial « James Bond »
Editeur : Jean-Pierre PUTTERS
Rédaction, administration : 49, rue de la Rochefoucauld - 75009 PARIS.

Photogravure & composition : E.F.B.
Impression : SIEP – Diffusion NMPP
Tirage 60 000 exemplaires

Dépôt Légal : Septembre 1985

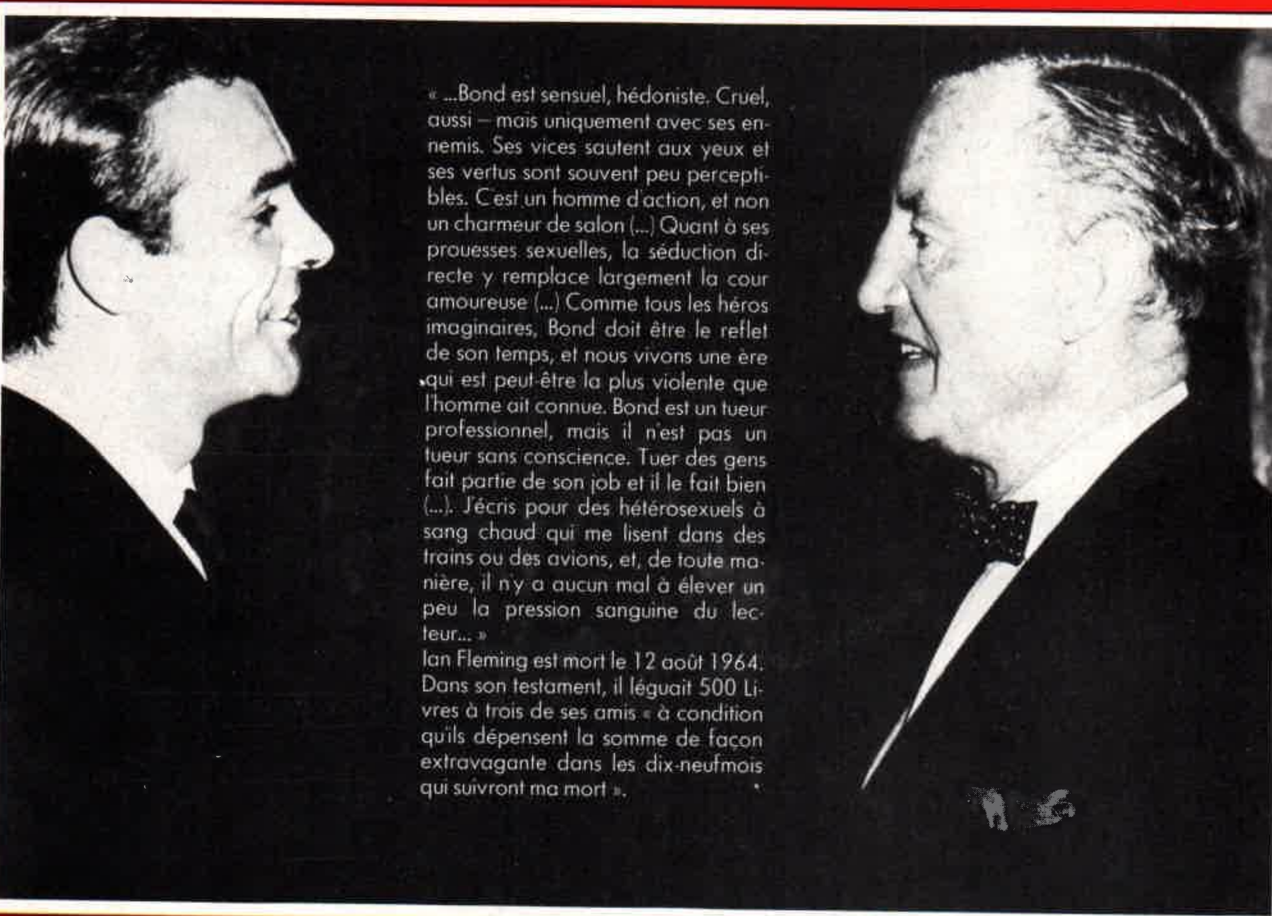
N° commission paritaire : 59956
N° ISSN : 0338 - 6791

Prix de l'exemplaire : 25 francs

Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters
Rédacteur en chef : Bernard Lehoux
Secrétaire de rédaction, maquettiste : Jean-Michel Alard
Assistant à la rédaction : Alain Carrazé

Merci à Michèle Abitbol de la CIC et à sa grande patience, Raymond Boyer, Jean-Luc Putheaud, Pascal Pinteau, Jean-Louis Peignoud, Catherine Maillard, France-Dimanche, Jean-Michel « Bad news » Alard, Les éditions Déesse, John Barry, Albert Broccoli et à diverses marques de vodka (toutes très bonnes).





« ...Bond est sensuel, hédoniste. Cruel, aussi – mais uniquement avec ses ennemis. Ses vices sautent aux yeux et ses vertus sont souvent peu perceptibles. C'est un homme d'action, et non un charmeur de salon (...) Quant à ses prouesses sexuelles, la séduction directe y remplace largement la cour amoureuse (...) Comme tous les héros imaginaires, Bond doit être le reflet de son temps, et nous vivons une ère qui est peut-être la plus violente que l'homme ait connue. Bond est un tueur professionnel, mais il n'est pas un tueur sans conscience. Tuer des gens fait partie de son job et il le fait bien (...). J'écris pour des hétérosexuels à sang chaud qui me lisent dans des trains ou des avions, et, de toute manière, il n'y a aucun mal à élever un peu la pression sanguine du lecteur... »

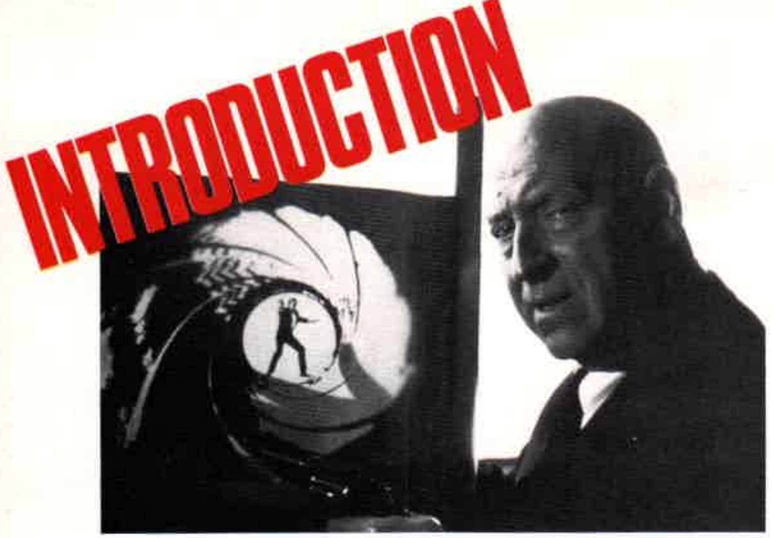
Ian Fleming est mort le 12 août 1964. Dans son testament, il léguait 500 Livres à trois de ses amis « à condition qu'ils dépensent la somme de façon extravagante dans les dix-neuf mois qui suivront ma mort ».

Une rencontre historique : Ian Fleming et Sean Connery.

SOMMAIRE



INTRODUCTION



Créateur de la quasi-totalité des génériques et des bandes-annonces des Bond, Maurice Binder impose des **Dr. No** *le « look 007 » : l'arrivée de Bond, vu à travers le canon d'une arme, restera à tout jamais le symbole de la série.*



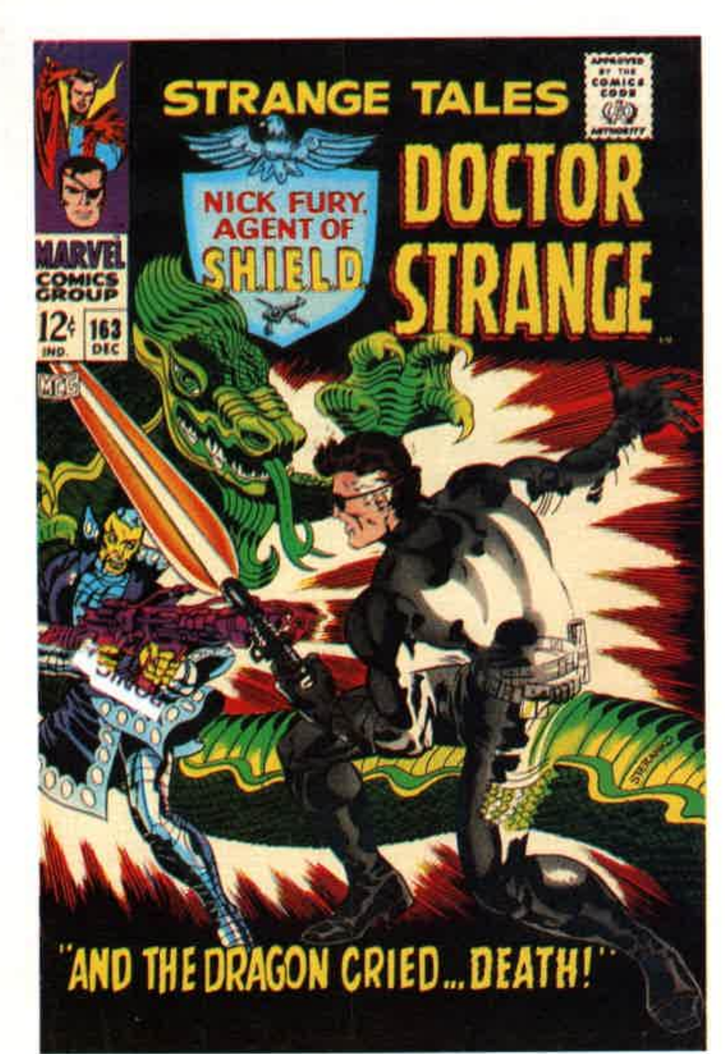
Sean Connery **EST** *James Bond. Fleming, qui souhaitait David Niven ou James Mason, ne se plaignit jamais de ce choix.*



« L'autre type » : George Lazenby, réputé pour son caractère impossible, fut pourtant un Bond convaincant aux côtés de Diana Rigg...

James Bond. Le nom claque comme un coup de feu, évoquant un déluge de plomb et d'érotisme raffiné. En 23 ans d'existence cinématographique, le héros créé par Ian Fleming pour échapper aux contraintes d'un mariage survenu sur le tard, est devenu une institution universelle. Seuls la Chine et l'U.R.S.S. ferment leurs frontières à 007 ; lors de la sortie de **Goldfinger**, « Culture soviétique » rendait malgré elle un vibrant hommage à James Bond : « Il est aussi cruel qu'un animal et intellectuellement faible. C'est un raciste, un cynique, un anti-communiste ». Bizarrement, la revue écrasait une larme sur le sort de Sean Connery, expliquant qu'il détestait le personnage mais continuait à le jouer parce qu'on le payait très cher...

Casino Royale, le premier des Bond écrit par Fleming, est un succès très moyen. CBS en achète les droits en 1954, pour la ridicule somme de mille dollars, et en tire une adaptation diffusée en direct dans le cadre du CBS Climax Mystery Theater. Situé en décor unique et piètrement interprété par Barry Nelson, c'est dans l'indifférence générale que James Bond fait sa première apparition publique... Mais Fleming ne désespère pas, confiant en l'avenir visuel de son héros. Il s'attaque rapidement à la rédaction de synopsis pour une série TV qui ne verra jamais le jour, **Commander Jamaïca**. Opiniâtre, il s'associe en 1958 à un jeune cinéaste, Kevin McClory avec lequel il écrit un scénario. Nouvel échec ; Fleming, la rage au cœur, en tire un roman intitulé Thunderball, sans préciser toutefois l'intervention de McClory. Procès, suite dans quelques pages. Finalement, grâce à Harry Saltzman et Albert Broccoli (ancien vendeur de cercueils : la scène du corbillard de **Dr. No** et celle du crématorium des **Diamants...** lui rendent un hommage amusé). **Dr. No** voit le jour en 1962 avec l'appui d'United Artists. Alors que Fleming souhaitait David Niven ou James Mason, c'est un acteur inconnu qui décroche le rôle. Le nom de Sean Connery restera, à son grand énervement d'ailleurs, le synonyme de James Bond. Alors qu'il est d'une éducation plus que modeste, il réussit à donner à Bond une classe et un magnétisme assez exceptionnels. 007 est autorisé à tuer en mission et ne s'en prive pas ; les Bond seront longtemps la cible d'une tribu de « bien pensants » horrifiés par le sexe



Krakens téléguidée, voitures invisibles, nazis atomiques et Q.G. volant : **Nick Fury, agent of SHIELD** *tourne au chef-d'œuvre sous la patte de Jim Steranko. Le plus beau des Marvel Comics se permet de visualiser tout ce que le cinéma ne peut s'offrir.*



Pendant quatre ans, « L'Homme de l'UNCLE » luttera sans merci contre les démons du THRUSH dans la plus délirante des séries TV.



1968 : Napoléon Solo lègue son P. 38 modifié UNCLE à April Dancer, **The Girl from UNCLE.**



Série-culte s'il en est, **The Avengers** *fournira à 007 deux de ses plus belles girls : Honor Blackman et Diana Rigg.*



Produit par l'ex-associé d'Harry Saltzman, Irving Allen, **Matt Helm** *profite de la Bondamania hystérique.*



1973 : Roger Moore dédicace son journal sur **Vivre et Laisser Mourir** *à Sean Connery, «* **avec** *qui rien n'aurait pu se passer... ».*



Harry Saltzman et « Cubby » Broccoli, descendant de l'inventeur du légume cher à Gotlib. Saltzman quittera son partenaire en 1976.

et la violence qui imprègnent la série. Connery est félin, dangereux, séduisant et efficace. Personne ne s'étonne de l'ingérence des Services Secrets britanniques dans des affaires internationales, et 007 devient, à partir de **Goldfinger**, le catalyseur d'une vague d'espionnite ravageuse. La télévision ouvre le feu avec **The man from UNCLE**, co-créé par Fleming, et la Bondomania déferle. En 1966, on compte plus de vingt films « Bondiens » : **Mall Helm, Ipcress File, Billion Dollar Brain...** la télévision rentre dans le jeu avec **Get Smart, Mission Impossible, The Avengers, The Wild, Wild, Wild West,** et les gadgets déments de Nick Fury envahissent les pages des Marvel Comics. Quand Connery quitte la série, on lui trouve un remplaçant. Geoge Lazenby traverse les Services Secrets comme une flèche et repart dans le néant. Arrivée de Roger Moore, nouvelle tête pour Bond. Le public s'en moque, la série ne cesse d'accroître son audience et ses budgets. **Dangereusement Vôtre**, le seizième des Bond, est là pour le prouver.



Bernard Lehoux

« J'ai toujours joué des rôles de boy-scout. Dans **Ivanohé**, *je portais une armure, dans Bond, un smoking. Mais le principe est le même ! » (Roger Moore).*



In like Flint *ou le mythe Bondien taillé en pièces. Bourré de gadgets idiots et de filles splendides, la série est un must.*





1962

JAMES BOND CONTRE Dr NO

Sur fond de calypso et de palmiers nains, la première mission cinématographique du « gentleman-spy » au permis de tuer. Psychédélique avant la lettre, l'électrisant générique de Maurice Binder plonge le spectateur de 1962 dans un remous de sexe et de violence esthétique, à des années-lumières des ennuyeuses comédies pas toutes drôles qui marquent la production de l'époque. Aujourd'hui, ***Dr. No*** *reste étonnamment moderne, premier épisode-culte d'une série-culte...*



007 **Dr. No** renouvelle la formule du serial de cinéma, pliant aux exigences d'un public atomique en saupoudrant la formule d'une émoustillante dose de sexe et de violence. Si ce n'est pas le meilleur des Bond, **Dr. No** n'en reste pas moins une carte de visite parfaite pour l'agent 007, « gentleman-espion autorisé à tuer et... à séduire ». La bande-annonce du film est la visualisation parfaite de la célèbre phrase de Fleming : « Quand j'écris, je vise quelque part entre l'aine et le plexus solaire ». Jugez-en. Bagarre. Bond jette son adversaire à terre. Il le met en joue. Arrêt image ; une voix terriblement snob se superpose au « James Bond theme », devenu un classique : « Permettez-nous d'attirer votre attention sur la coupe impeccable du costume de M. Bond (petite flèche désignant la veste) ; il vient de chez



le plus grand tailleur de Savil Row, Londres. Remarquez (flèche) la chemise de pur madras indien et enfin (flèche) cette splendide cravate de battique japonais tissée à la main. Mais l'élément essentiel de la garde-robe de M. Bond est l'arme qui se trouve dans sa main droite (cercle autour de la main). C'est un Walther PPK de calibre 7.65 qui, même muni de son silencieux à haute vélocité, conserve une force d'impact suffisant à pulvériser une vitre de verre blindé. M. Bond est un agent secret, son matricule est 007. Le « 00 » l'autorise à tuer QUI il veut, OÙ il veut, QUAND il veut. » Le film sera à la hauteur de ses promesses, malgré un scénario il faut l'avouer simpliste : A la suite de l'élimination du chef du réseau britannique à la Jamaïque, James Bond est envoyé sur place et s'opposera au sinistre Dr. No, agent du S.P.E.C.T.R.E.





Un des rares plans montrant l'appartement de Bond ; Saltzman et Broccoli insistèrent, pensant ainsi à juste titre familiariser le public avec le personnage. En premier plan, la jolie Sylvia, séduite et abandonnée. La Reine n'attend pas.

Jack Lord offrit la meilleure interprétation du personnage de Leiter, collègue yankee et ami de 007 (Lord reviendra dans **Hawaï-Five-O,** série policière vedette des sixties célèbre pour son ahurissant générique).

Produit par Harry Saltzman & Albert R. Broccoli. Mise en scène : Terence Young. Scénario : Richard Maibaum, Johanna Harwood & Berkley Mather. Musique : Monty Norman & John Barry. Décors : Ken Adam. Générique : Maurice Binder. SFX : Frank George. Monteur : Peter Hunt.

AVEC : Sean Connery (James Bond), Ursula Andress (Honey), Joseph Wiseman (Dr. No), Jack Lord (Leiter), Bernard Lee (« M »), Anthony Dawson (Prof. Dent), Eunice Gayson (Sylvia), Lois Maxwell (Money penny), Peter Burton (Major Boothroyd), John Kitzmiller (Quarrel).



basé sur l'île de Crab Key, en fait une base opérationnelle abritant le matériel capable de faire exploser les fusées expérimentales américaines lancées non loin de là. Un critique mal luné écrivit : « James Bond passe la moitié du film à pourchasser ses ennemis et l'autre à essayer de leur échapper ». Si il est vrai que la seconde partie du film, celle qui se déroule sur l'île, est un peu lassante, en revanche la présentation du personnage de Bond et tout le début de l'histoire forgent le « mythe 007 ». L'exécution de Strangways par les « trois souris aveugles » sur fond de calypso et de chuintements de silencieux, le départ des tueurs en corbillard, le terrifiant assassinat de la secrétaire de Strangways : la violence est présente sous une forme nouvelle, on la rend esthétique. Le premier plan tourné par Terence Young et utilisant Bond fut celui de la cabine téléphonique, quand 007 arrive à Nassau. Young déclara « Lorsque la scène fut dans la boîte, j'ai tout de suite su que Sean **était** James Bond ». Impression confirmée lors de la fameuse scène du « Club Les Ambassadeurs », où 007 se présente à Eunice Gayson : « The name is Bond. James Bond. » La réplique colle tellement à la peau de Connery que Roger Moore avouera lui-même ressentir l'im-





« The name is Bond. James Bond. » Célébrissime, la réplique sera difficile à accepter d'une autre bouche que celle de Connery. En haut à droite : les hommes de main du Dr. No, sortis tout droit du moule antique des Bond : le serial de cinéma.

Coming!

THE FIRST JAMES BOND FILM ADVENTURE!

IAN FLEMING'S

Dr. No

TECHNICOLOR

starring

SEAN CONNERY as James Bond

and URSULA ANDRESS

JOSEPH WISEMAN

pression de le trahir lors de cette présentation rituelle, le moule de la série est créé, même si avec **Bons Baisers de Russie** elle prend une orientation nettement plus « fun ». Violence, sexe, exotisme, super-vilain et les décors de Ken Adam : le ton est donné. Mais si Bond s'impose aussi bien, c'est aussi grâce aux personnages qui meublent son univers : Le major Boothroyd, (qui n'est pas encore « Q »), « M », le patron des services secrets, Leiter, agent de la CIA, Quarrel, le bon noir qui a peur des dragons et surtout la douce Sylvia, insatisfaite perpétuelle puisque Bond doit toujours « l'expédier » avant de partir précipitamment au bout du monde. Enfin, le Dr No, somptueusement interprété par Joseph Wiseman (Fleming avait tout d'abord pensé à Christopher Lee puis à Noël Coward, ami et voisin, qui lui avait répondu : « My dear Ian, my answer is : NO, NO, NO ! »). Mais pour des générations de Bondophiles, le « trade-mark » du film restera Ursula Andress, sculpturale apparition nautique n'apportant pas grand-chose à l'histoire sinon le plaisir de la contempler sous tous les angles (ah, la scène de la décontamination...). Premier des Bond, **Dr No** aura un succès colossal, essentiellement en Europe, et ce « petit film » qui n'a coûté qu'un million de dollars en rapportera six.







*Joseph Wiseman apporta sa diction snob et parfaite au terrifiant Dr. No ; plus tard, il sera la voix de Blofeld alors que les célèbres mains tenant le chat blanc seront celles d'un machino cabotin. A gauche : la légendaire photo qui propulsera Connery au rang de vedette internationale, envié des messieurs et chéri des dames. A noter : Bond empoigne un pistolet à plomb ; **Dr. No** était un film à petit budget (un million de dollars), et on se préoccupait plus de l'impact de la photo que de son aspect d'authenticité...*

IAN FLEMING'S

From Russia with Love

1963

BONS BAISERS DE RUSSIE

*D'une noirceur digne des grandes heures du « Thriller », **BBDR** reste pour les afficionados de Fleming LE meilleur des Bond. A l'opposé de, disons, **Moonraker**, le film favorise une description minutieuse des espions de tous bords qui peuplent l'intrigue ; l'action y est pourtant présente, à doses homéopathiques certes mais à chaque fois d'une rare efficacité. Coupé lors de la diffusion du film en TV, l'étourdissant affrontement entre Bond et « Red » Grant est un morceau de roi...*



007 James Bond : cible numéro un du S.P.E.C.T.R.E. C'est dans **Bons Baisers de Russie** que le tentaculaire organisme international de terrorisme et d'extorsion prend son ampleur, machine de mort parfaitement huilée dirigée de main de fer par Ernst Stavro Blofeld, toujours entendu, jamais vu. **BBDR** est le plus noir et le plus violent des Bond. Film-culte pour les afficionados des romans de Fleming, il est à part dans la série. L'intrigue de Richard maibaum respecte avec finesse l'histoire originale, sacrifiant toutefois à la détente en introduisant le S.P.E.C.-T.R.E. au cœur de l'intrigue et relégant les Russes au simple rang de victimes. Si on le compare aux autres films de la série, **BBDR** est le plus ambitieux, plongeant 007 au cœur d'un complot dirigé contre lui en ligne directe et, accessoirement, contre le Monde Libre. Pour couper court à une longue histoire, disons que Blofeld décide de faire coup double : troubler les relations Grande-Bretagne/URSS de façon à « dévorer le survivant » et venger la mort du Dr No en éliminant James Bond. Comme le but, l'appât sera double : un « lecteur », machine à décoder soviétique, plus Tatiana Romanova, « blonde beauté venue de l'Est». Revoir **BBDR**, en 1985, alors que Roger Moore affronte Grace jones, c'est effectuer un saut dans le temps jusqu'à une époque où chaque Bond était créé par une équipe de grands gamins qui s'amusaient à faire de belles explosions et à se donnet le défi de tourner la plus belle bagarre jamais filmée. Le plus grand des gamins, celui qui avait les sous, suivait chaque jour de tournage en émettant des suggestions : la production Bondienne souffrit du départ de Harry Saltzman après **L'Espion qui m'aimait**. Terence Young est un metteur en scène fait pour l'action ; il fait merveille dans **BBDR**, dirigeant en plus de superbes scènes de dialogues pur. On pense souvent à du Hitchock (séquence des sous-sols de l'ambassade soviétique à Istambul et scènes du train). Peter Hunt montre son génie de monteur dans les scènes du camp gitan et du duel Bond/Grant, alors qu'on est en droit de penser que le générique co-créé par Maurice Binder est le plus « hot » de tous. Tous les personnages de l'univers Bondien sont présents, mais il y manque le rituel final, à savoir l'explosion qui détruira les jouets du super-vilain. Intrigue d'espionnage pure, presque plausible, **BBDR** est inégal au niveau de l'action ; après la séquence pré-



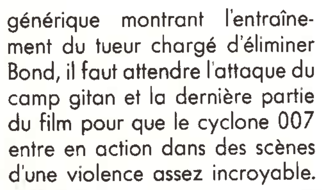
La subtilité ayant échoué, le S.P.E.C.T.R.E. a recours aux grands moyens. Curieusement, cette scène se trouve dans le générique de The Protectors (Poigne de Fer et Séduction). Il doit bien sûr s'agir d'un hommage.



1

générique montrant l'entraînement du tueur chargé d'éliminer Bond, il faut attendre l'attaque du camp gitan et la dernière partie du film pour que le cyclone 007 entre en action dans des scènes d'une violence assez incroyable.

Loin d'être un simple remplissage, la partie centrale du film est une authentique évolution à suspens, bien différente des faiblesses de script des derniers films. La surprise est créée essentiellement par la longue séquence du train, en fait









2



3



4

1) Bond ? Faux. Son « sosie », cible vivante servant d'entraînement à « Red » Grant. 2) Il n'y a rien de plus beau que deux femmes qui se battent. Martine Beswick reviendra dans **Thunderball.** *3) Cette photo ne correspond à aucune scène du film, et pourtant toute l'ambiance de* **BBDR** *y est présente. 4) D'où l'expression « un regard assassin ».*



1

Produit par Harry Saltzman & Albert R. Broccoli. Mise en scène : Terence Young. Scénario : Richard Maibaum & Johanna Harwood. Musique : John Barry. Décors : Syd Cain. Générique : Robert Brownjohn & Trevor Bond (+ Maurice Binder, non crédité). SFX : John Stears & Frank George. Monteur : Peter Hunt.

AVEC : Sean Connery (James Bond), Daniela Bianchi (Tatiana), Pedro Armandariz (Ali Kerim Bay), Lotte Lenya (Rosa Klebb), Robert Shaw (Red Grant), Vladek Sheybal (Kronsteen), Desmond Llewelyn (« Q »).



un huis-clos entre deux fauves qui s'épient avant de s'entre-dévorer. Dans un autre style, plus folklorique cette fois, le duel des deux gitanes reste un grand moment... Face à Connery, qui prouve ici qu'il est autre chose que « la doublure de son cascadeur » mais un acteur complet et idéal pour le rôle, Robert Shaw **est** Red grant, son double maléfique. Broccoli l'avait envoyé à la gonflette avant le tournage, ce qui donne comme résultat un Grant massif et souple, digne adversaire de 007. Le cerveau derrière le plan du S.P.E.C.T.R.E., c'est Kronsteen, génie aux échecs. C'est en le voyant que l'on saisit à quel point les personnages de « l'ancien Bond » étaient jouissifs de perfection (Vladek Sheybal reviendra dans un Bond d'un type un peu spécial, **Casino Royale**...). Ancienne interprète de Pabst, Lotte Lenya donne à la vicieuse Rosa Klebb un look qui en fera à tout jamais notre James Bond Girl favorite. Ce fut le dernier rôle de pedro Armendariz, qui refusa de se laisser à la souffrance intolérable qui l'envahissait et fit le film pour laisser à sa femme de quoi lui survivre. Il se suicida sur son lit d'hôpital peu après le dernier jour de tournage. Quand à Daniela Bianchi, eh bien, elle est très jolie.



2

3

1) Grant, le double maléfique de Bond. Il aurait mieux valu pour lui ne jamais croiser le chemin de 007. 2) L'attaque du camp gitan, menée par Krilencu le « Boucher bulgare », met à profit les seules qualités de Bond. Absente de tout gadget, la scène est un retour aux sources, tout à fait dans la lignée du roman original de Fleming. Les prouesses pyrotechniques de John Stears alliées à la rapiditié du montage font de cette scène un véritable hymne à la violence. 007 se remettra de ses émotions en « testant » les deux gitanes rivales et sera promu fils du chef de la « tribu » pour lui avoir sauvé la vie. Pas facile d'être espion... 3) Lookin' for trouble ?



1964 «GOLDFINGER»



*Avec **Goldfinger**, l'Espion devient le prototype du héros moderne et la Bondomania qui déferle sur le monde libre atteint le cinéma, la télévision et les comic-books. Bond se tranforme en une sorte de superman indestructible, même si l'on continue à trembler pour lui. Les puristes regrettèrent ce changement d'orientation, peu fidèle à l'œuvre de Fleming ; à partir de **Goldfinger** (le mieux construit des Bond), le message des producteurs est : « Laissez tomber l'histoire et admirez les situations. »*

007 lors de sa sortie, **Goldfinger** bénéficie d'une publicité colossale : affiches gigantesques, arrivée de la copie en Aston-Martin DB-V dorée le soir de la première, filles peintes en or transportant ladite copie jusqu'à la cabine de projection sous les crépitements des flashs, concours « 007 » dans le monde entier, merchandising abondant, etc... Pourtant, il serait stupide d'attribuer le succès du film à sa seule promotion. Encore assez proche du Bond de Fleming, 007 devient ici un personnage de comics, distribuant coups de pieds dans la tête et bons mots avec une facilité déconcertante. Ian Fleming meurt peu de temps après la sortie du film – mais il meurt heureux : il survivra éternellement à travers Bond. Le film démarre sur les chapeaux de réacteur grâce à la fameuse séquence prégénérique, trade-mark de la série, montrant Bond en fin de mission. L'explosion rituelle a lieu pour une fois **avant** que le film n'ait réellement commencé, un peu comme si Maibaum avait voulu en finir rapidement avec la chose. Dans cette séquence, Bond surprend l'attaque de son assaillant... dans la prunelle de sa femelle du moment alors qu'il l'embrasse, dans un moment digne (on se répète) du grand Hitch. Script bétonné, casting irréprochable (à l'exception de leiter, agent du CIA piètrement interprété cette fois par Cec Linder), super-vilain de choc, combat final avec l'homme de main dans Fort Knox, Aston Martin truquée... Tous les éléments du spectacle total sont réunis, le seul défaut (indirect) du film étant d'inaugurer la formule « humour-spectacle » qui n'ira qu'en se dégradant par la suite. Bond affronte ici M. Goldfinger, obsédé par l'or qui a fait son immense fortu-



Rentré dans l'Histoire, le coupé Aston-Martin DB-V immortalisé par Corgi Toys ne sauvera pourtant pas Bond des griffes de l'Homme au Toucher d'Or...

ne. Son plan : s'introduire dans Fort Knox (USA), irradier les réserves d'or du pays, interdisant leur accès pour plusieurs années et augmentant ainsi la valeur de ses propres lingots (innovation de Maibaum et Dehn : dans le roman original, Goldfinger se contentait de vouloir dévaliser Fort Knox). de par sa prestation à couper le souffle, Gert Frobe donne à Goldfinger une envergure jamais égalée par la suite, sorte de mégalomane vivant par et pour l'or ; le film restera célèbre pour la « Fille en or », qui mourra étouffée sous une couche du précieux métal pour avoir trahi son maître, séduite par le beau James dans la première bobine. Un peu plus tard dans l'action, Bond rencontrera sa sœur (scupturale Tania Mallet), ivre de vengeance ; elle mourra des mains (ou plutôt du chapeau) de Oddjob, l'homme de main de M. Goldfinger, sans que 007 puisse faire quoi que ce soit. Le personnage de Bond domestique encore les gadgets dont « Q » l'a doté et commet des erreurs, donnant au récit une intensité dramatique qui atteint son summum dans la célébrissime scène du laser. On **sait** que james Bond est indestructible, qu'il sera blessé dans le pire des cas, et pourtant on se demande vraiment comment il va se sortir du piège mortel de Goldfinger. L'Aston-Martin DB-V, « cadeau » de « Q », le maître-armurier des services secrets de Sa Très Gracieuse Majesté, sort en fait de l'esprit agité de John Stears, le responsable des SFX (il avait déjà créé la malette de Bond dans **Bons Baisers de Russie**, alors qu'elle n'était pas dans le script). Honor Blackman, transfuge de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** (dans une série inédite en France), est Pussy (Pussy !!!) Galore, responsable de l'escadrille de poupées volantes à la solde du sinistre Goldfinger chargée de répandre un gaz mortel sur Fort Knox au moment de son attaque. lesbienne bon teint, elle sera remise dans le droit chemin par James lors d'une rencontre au sommet dans une meule de foin. Mais, comme c'est l'usage, le morceau de choix du film est sans conteste la monumentale baston entre Bond et Oddjob dans les murs de Fort Knox, brillament réinventé par Ken Adam, spécialiste de l'acier brillant et du chrome flashy. Harold Sakata (le plus gentil des hommes dans la vie) est un adversaire digne de 007 ; son fameux chapeau-rasoir, actionné en fait par un système de filins, est une invention aussi savoureuse que la montre de Grant dans **BBDR**, donnant au film un de ses nombreux « plus ». Le film, censé se dérouler aux USA, fut entièrement tourné – à d'infimes exceptions près – dans les studios de Pinewood. Le stratagème fonctionna et le film devint ce que les anglo-saxons appelent un « blockbuster », entraînant la ressortie de **Dr No** et **Bons Baisers de russie** : 007 est rentré dans la légende.



Produit par Harry Saltzman & Albert R. Broccoli. Mise en scène : Guy Hamilton. Scénario : Richard Maibaum & Paul Dehn. Musique : John Barry. Chanson générique interprétée par Shirley Bassey. Décors : Ken Adam. Générique : Robert Brownjohn. SFX : John Stears & Frank George. Monteur : Peter Hunt.

AVEC : Sean Connery (James Bond), Gert Frobe (Auric Goldfinger), Honor Blackman (Pussy Galore), Shirley Eaton (Jill Masterson), Tania Mallet (Tilly Masterson), Harold Sakata (Oddjob), Cec Linder (Leiter), Desmond Llewelyn (« Q »).







***Goldfinger** regorge de scènes-choc et de fascinantes créatures (heureusement d'ailleurs, que ferions-nous ici ?) PLutôt que de se perdre dans des explications laborieuses, admirons les courbes des sœurs Masterson (Tilly et Jill –laquelle préférez-vous ?), la moue ravageuse de Mr. Goldfinger, son gros laser (cadeau des Rouges), prétexte à la jouissive réplique : « Espérez-vous me faire parler, Goldfinger ? « Non, Mr. Bond. J'espère que vous **mourrez !!!** »). Sur terre et dans les airs, les cabrioles de Pussy Galore laisseront James pantelant tandis que le massif Oddjob saura à la perfection électriser son public...*















1965

OPÉRATION TONNERRE

*Goldfinger a pulvérisé les charts et 007 est rentré dans les mœurs de millions de spectateurs, enchantés par les sortilèges du gentleman de l'ombre. Fidèle à son accroche (« James Bond : la marque déposée du plus grand spectacle moderne »), **Opération Tonnerre** est un festival d'invraissemblances toutes Bondiennes trouvant leur apogée dans la frénétique hécatombe sous-marine qui sera à tout jamais le « trade-mark » du film...*





1965. 007 doit faire face à une forte concurrence, née du colossal succès de **Goldfinger.** Pour être le meilleur, il doit maintenant évoluer dans des décors exclusivement cinématographiques et chaque scène doit être plus spectaculaire que la précédente. C'est ce que demande le public en trépignant et les producteurs connaissent maintenant la recette du succès : du sexe, de la violence, et du sexe. **Opération Tonnerre** est construit comme un **Tom & Jerry** : l'histoire s'efface au profit d'une délirante course-poursuite où tous les coups sont permis. 007 est indestructible ; il suffit de se délecter de la séquence pré-générique, où Bond élimine sauvagement le colonnel Jacques Bouvard (JB) avant de s'élancer dans les airs, muni d'un élégant réacteur dorsal. Le James Bond de **Dr No** n'est plus, une sorte de super-Tintin au permis de tuer a pris sa place. Imprégné d'un sadisme forcené, **Opération Tonnerre** semble encore aujourd'hui d'une extrême violence ; pourtant, chaque mort brutale est ponctuée d'un bon mot ou d'une situation carrément insensée : la brutalité de Bond a miraculeusement échappé au ciseau du censeur, adroitement camouflée par une solide dose d'humour tout britannique. Pourtant, si l'histoire pourrait être celle d'un album de Tintin, il existe un élément propre au monde de Fleming et terriblement éloigné des préoccupations du maître de Milou : les femmes. **OT** en fourmille : Molly Peters, « la fille au gant de vison » de la clinique, l'agent féminin du Deuxième Bureau au charme bizarrement exotique et le splendide agent de mort du S.P.E.C.T.R.E., Lucianna Paluzzi. Sans oublier Claudine Auger. Pour le plaisir, un passage des « Filles pour James Bond » : « Parisienne aux cheveux blonds ardents, Claudine Auger (93-62-93) a « tenu l'affiche » d'une manière diabolique. Même sa combinaison de femme-grenouille spécialement étudiée n'a pu voiler les attraits forts convaincants qui lui avaient valu le rôle. « Sean Connery », déclare Claudine, « est le Héros moderne. Excellent acteur, puissant, cruel, dur, mais capable d'une grande tendresse. Un homme véritable... » Claudine ajoute encore qu'elle a pris un grand plaisir à tourner avec son partenaire sur terre, sur l'eau et sous l'eau. Claudine avait bien appris sa leçon – à moins que le nègre obscur auteur de ces citations trop belles pour être vraies n'ait puisé son inspiration dans le press-book du film : « Dans le ciel ! Sous la mer ! Sur terre ! James Bond est en action. Voyez ce que cela donne



Les décors chromés de Ken Adam sont aussi indissociables du « Mythe 007 » que le générique de Maurice Binder. Ici : le Q.G. parisien du S.P.E.C.T.R.E. et son mobilier facétieux.


Paula (Lucianna Paluzzi). Une danse la tuera.

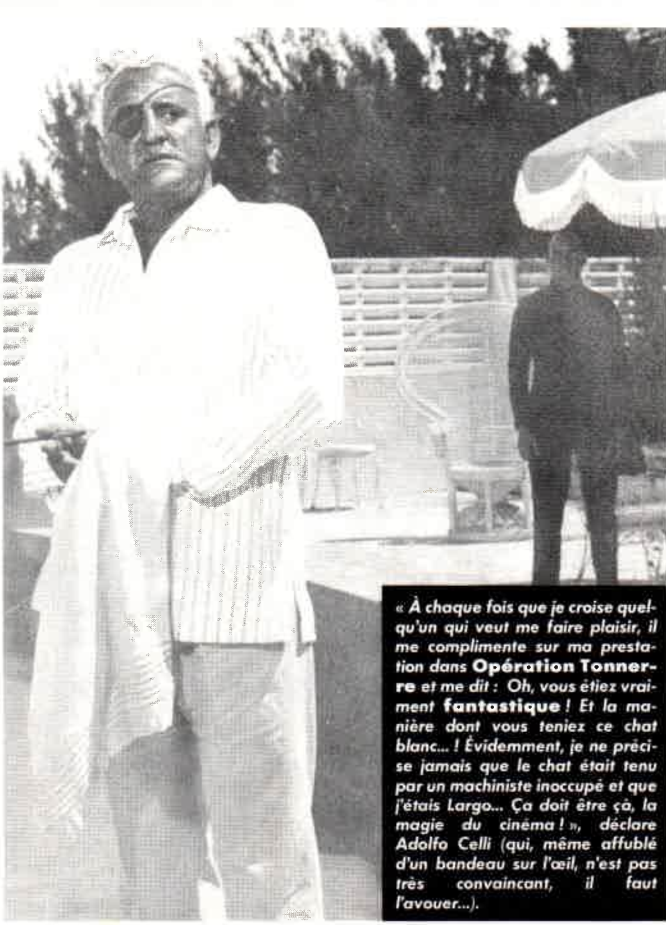


dans... **Opération Tonnerre** !! » crépitent les affiches. C'est vrai : 007 est partout. Présent dans chacune des scènes ou presque, il perd un peu de son côté ténébreux. Pourtant, le script est grandiose. Le plus beau coup du S.P.E.C.T.R.E. : voler un bombardier atomique et ses ogives, puis en demander une rançon aux pays menacés. Le film bénéficie en Europe d'une publicité considérable et involontaire provoquée par « L'Affaire de Palomares », rocambolesque histoire d'ogive américaine « égarée » par un pilote distrait au large de l'Espagne. **Opération Tonnerre** offre au public d'alors une version romanesque et croustillante de l'Affaire, hissant Fleming au rang d'un devin illuminé (le scénario fut écrit en 1958). L'homme de main de Blofeld est ici Largo (Adolfo Celli, futur médecin facétieux et hilarant de **Mes Chers Amis**), sorte de milliardaire flottant à tendances légèrement sadiques (lors d'une des séquences finales, il torturera Domino, sa maîtresse, la rassurant d'un mot : « Mon plaisir ? Ta douleur... »). Excessivement visuel, le film aurait gagné à être moins long (il dure 125 mn, alors que Goldfinger n'en faisait que 109) ; John Stears déclarait : « **Dr. No** avait








« À chaque fois que je croise quelqu'un qui veut me faire plaisir, il me complimente sur ma prestation dans **Opération Tonnerre** *et me dit : Oh, vous étiez vraiment* **fantastique** *! Et la manière dont vous teniez ce chat blanc... ! Évidemment, je ne précise jamais que le chat était tenu par un machiniste inoccupé et que j'étais Largo... Ça doit être ça, la magie du cinéma ! », déclare Adolfo Celli (qui, même affublé d'un bandeau sur l'œil, n'est pas très convaincant, il faut l'avouer...).*

un budget très serré, il fallait donc faire vite et l'improvisation régnait. Pour les deux films suivants, le budget doublait à chaque fois et le nombre des techniciens allait de pair. Moralité : chacun était moins concerné, et **OT** est une sorte de gros gâteau où l'on trouve tout ce que l'on aime, mais le générique de fin arrive presque comme un soulagement... ». Mais ne faisons pas les blasés. **OT** reste un des meilleurs Bond et sera gravé dans les mémoires comme « le - film - avec - la - bataille - sous-marine » ; véritable morceau de bravoure, la scène fut tournée dans les studios aquatiques d'Ivan **« Flipper le Dauphin »** Tors, et on dénombre avec délice une centaine de morts, chez les Bons comme chez les Horribles. Bond participe évidemment au massacre, plus rapide de tous les plongeurs grâce à son « pack dorsal » à réaction (plus traînée verte, très joli) et à son « aqualung », nouveau cadeau de « Q ».

Si **Opération Tonnerre** n'est pas parfait, c'est en tous cas le plus explosif de tous les Bond, chaque scène est excitante – et franchement, je ne vois pas ce que l'on pourrait demander de plus à un Bond...

Produit par K. Mc Clory, H. Saltzman et A. Broccoli. Mise en scène : Terence Young. Scénario : Richard Maibaum & John Hopkins d'après une histoire originale de Kevin Mc Clory, Jack Wittingham & Ian Fleming. Musique : John Barry. Chanson générique interprétée par Tom Jones. Décors : Ken Adam. Générique : Maurice Binder. SFX : John Stears. Monteur : Peter Hunt. AVEC : Sean Connery (James Bond), Claudine Auger (Domino), Adolfo Celli (Largo), Luciana Paluzzi (Fiona), Bob Simmons (Colonel Bouvard).



1



2



3

1) « Attaque ! ! ! ». 2) Lucianna Paluzzi, Molly Peters, Martine Beswick, Claudine Auger : Bond les aura toutes. 3) « Mon cher Colonel Bouvard, vous avez eu tort d'ouvrir vous-même la portière de votre voiture... «WOK ! » réglée et interprétée par Bob Simmons, la plus excitante des bagarres bondiennes (ex-æquo avec celle de BBDR, également « chorégraphiée » par Simmons). Accélérés, cuts, montage nerveux de Hunt : ce qui aurait pû n'être qu'une simple bagarre devient une scène d'anthologie. Comme c'est la règle, l'hyper-violence se retranche derrière une solide dose d'humour et de non-sens : Bond s'échappera dans les airs (cf. page précédente).

IAN FLEMING'S «YOU ONLY LIVE TWICE»

1967

ON NE VIT QUE DEUX FOIS

On ne Vit que Deux Fois est le dernier Bond « original », savoureuse confiserie atomique expédiant 007 au pays des geishas parfumées à l'atome. Malgré une mise en scène résolument axée sur le grandiose, le film retrouve l'ambiance de ***Bons Baisers de Russie*** *grâce à un scénario qui, s'il est totalement invraisemblable, présente au moins le mérite de ne laisser aucun répit au spectateur. « Sean Connery* ***EST*** *James Bond » : le mythe est forgé.*



007 Malgré le succès d'**Opération Tonnerre,** Connery annonce que son prochain Bond sera le dernier. Saltzman et Broccoli décident alors d'intervertir l'ordre prévu et retardent le tournage d'**Au Service Secret de Sa Majesté,** considéré comme un « **Opération Tonnerre** sous la neige ». **On ne Vit que Deux Fois** innove en deux points : le scénariste a changé (Maibaum a laissé la place à Roald Dahl, auteur de romans et producteur de la série TV **Tales of the Unexpected**) et Peter Hunt (qui réalisera le prochain épisode de la série) tient un double rôle : monteur et metteur-en-scène de seconde équipe. Son sens du rythme donnera au film un punch indispensable, brillament soutenu par les cascadeurs réunis sous l'égide de Bob Simmons. Le tournage du film dure 28 semaines, essentiellement au Japon, et l'énorme budget alloué à la production permet à Bond de virevolter de décor en décor dans une bien esthétique débauche de couleurs avant de donner le meilleur de lui-même dans le point culminant du film : l'attaque du volcan. On reprocha à Connery de traverser le film comme un spectateur, visiblement peu concerné par les agissements de son alter-égo. Il est vrai qu'à peine descendu d'avion, il déclarait à un journaliste nippon que les femmes Japonaises n'avaient absolument rien de sexy. Stupeur au pays des gadgets, vite suivie d'une vague d'anti-Bondisme lors des tournages en extérieur, obligeant le tout neuf metteur-en-scène Lewis Gilbert à tourner sous les insultes de la foule. Heureusement, il ne parlait pas japonais. Encore plus fort et encore plus fou que celui d'**Opération Tonnerre,** le script de Dahl met une nouvelle fois l'immonde Blofeld en avant. Son but : la Troisième Guerre Mondiale. Le moyen : un « croqueur de capsules », sorte de vaisseau spatial à mandibules qui kidnappera systématiquement les fusées US et Soviétiques. Chacun des deux Grands se rejetant mutuellement la paternité des enlèvements, Ernst Stavro compte fermement sur un conflit nucléaire le laissant seul Maître du Monde : comme dans **Bons Baisers de Russie,** la « thérorie des piranhas » est celle du S.P.E.C.T.R.E. Bond est envoyé au Japon, d'où semble partir le « vaisseau-croqueur », et simule sa propre mort afin de mener une enquête discrète dans une séquence prégénérique assez impressionnante, s'il est besoin de le rappeler. Son contact sur place, Henderson (Charles Gray, narrateur fou du **Rocky Horror Picture Show**), sera tué et 007 ne pourra plus compter que sur l'aide de « Tiger » Tanaka, chef des services spéciaux japonais et de Aki, agent féminin qui sera l'ange gardien de Bond, chevauchant sont providentiel coupé blanc surgadgétisé. **On ne Vit que Deux Fois** regorge de scènes spectaculaires, de cascades extravagantes et il ne faut pas chercher de logique à tout ce qui se passe



1



2

sous peine de se débrancher ; on « marche » pourtant beaucoup mieux que dans **Opération Tonnerre** essentiellement grâce aux brillants moments de dialogue pur ou de situations émouvantes concoctées par Dahl, donnant un sentiment de tangibilité au personnage de 007. Le jeu de Connery devient un réel délice lors de son « mariage » avec Kissy (Mie Hama), break vibrant entre deux séquences hyperviolentes au même titre que la coquine scène de bain folklorique du début. Mais n'oublions pas que nous sommes au pays du gadget et du modernisme le plus aigu. Le bureau de Tanaka, le siège de la Osato Chemicals en finissant (dernier mais non moindre) par l'inexpugnable repaire volcanique du S.P.E.C.T.R.E., l'œuvre-suprême de Ken Adam : l'aérodynamisme est à l'honneur. 007 n'est pas en reste là et la Petite Nelly impressionnera beaucoup Tanaka ; l'hélicoptère-miniature créé par le très réel commandant Kenneth H. Wallace de la RAF est un joyau de mort et de maniabilité, se jouant des appareils du S.P.E.C.T.R.E. avec une aisance toute Bondienne. La construction du cratère semble avoir procuré beaucoup de plaisir à Adam qui, muni d'un budget d'un million de dollars (le montant du budget total de **Dr. No**), façonna un décor impressionnant. Mini-wagons ovoïdes coulissant sur un rail circulaire, piste d'atterrissage escamotable, verrières barrées d'élégants stores chromés, portes dérobées et massives, on s'y croirait. L'attaque du volcan par les ninjas de Tanaka rend à elle seule hommage à Bob Simmons, responsable cette fois d'une équipe de plus de cent cascadeurs tombant du ciel, aggripés à des filins, bondissant et mitraillant au beau milieu d'une monstrueuse explosion en chaîne. Bond sauvera l'univers après un ultime effort : affronter Hans, le géant dolycocéphale blond dévoué jusqu'à la mort à Blofeld. L'Hercule de l'Espionnage réussira son ultime travail et le monde libre pousse un ouf de soulagement... Mais, dans l'ombre, Blofeld complote son ultime vengeance. **Casino Royale** fera exploser le mythe de 007, odieuse pantalonnade pour les uns, summum de l'humour au Xe degré pour les autres...



3



4

1) « Une simple goutte d'eau dans l'océan... » 2) Livraison spéciale de « Q » : la Petite Nelly, mortel insecte des airs. En arrière-plan : le fond bleu sur lequel seront incrustées les prises de vue aériennes. Les Bond fourmillent de scènes utilisant le procédé. 3) Guess who. 4) Le mirifique décor de Ken Adam pour le film, peut-être son chef-d'œuvre. Beaucoup de travail pour rien : tout explosera grâce aux bons soins de John Stears-.Merci, John.



1

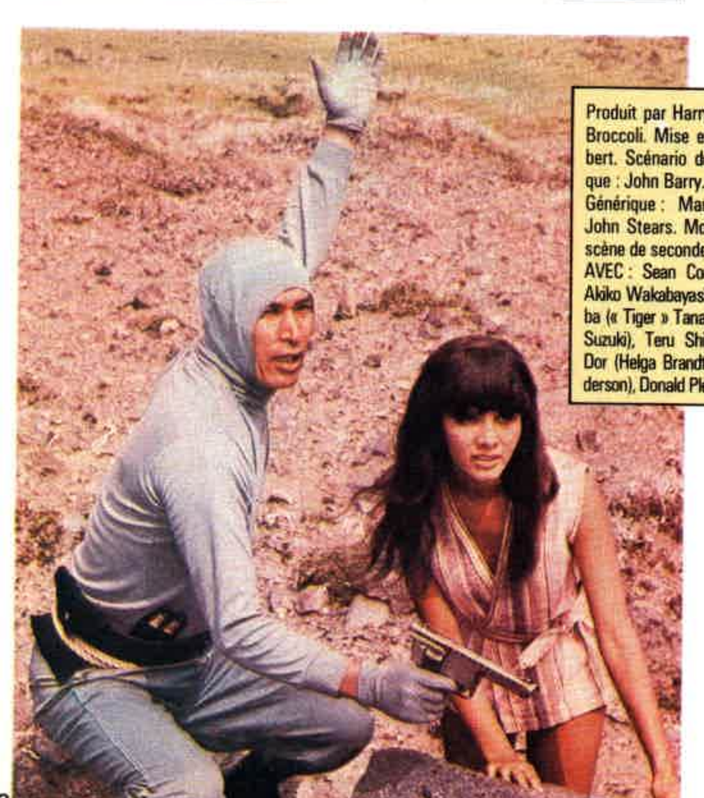


2





4



3

Produit par Harry Saltzman et Albert Broccoli. Mise en scène : Lewis Gilbert. Scénario de Roald Dahl. Musique : John Barry. Décors : Ken Adam. Générique : Maurice Binder. SFX : John Stears. Monteur et metteur en scène de seconde équipe : Peter Hunt. AVEC : Sean Connery (James Bond), Akiko Wakabayashi (Aki), Tetsuro Tamba (« Tiger » Tanaka), Mie Hama (Kissy Suzuki), Teru Shimada (Osato), Karin Dor (Helga Brandt), Charles Gray (Henderson), Donald Pleasence (Blofeld).

1) La mort d'Henderson. 2) Prix d'Honneur de langues orientales à Cambridge, Bond aurait dû savoir que la pancarte derrière laquelle il s'abritait déclarait « Interdiction de tirer », 3) **« Fidji ! »** *; « Tiger » Tanaka regroupe ses ninjas pour l'assaut du cratère. À ses côtés, la guerrière Kissy, « épouse » de Bond. 4) Le chien de garde de Blofeld : Hans-le-très-costaud. Ami des bêtes, il finira croqué par les piranhas de Blofeld.*

1

1) Bond prend des leçons de Tanaka au centre d'instruction des Ninjas. La scène sera purement et simplement décalquée dans **New York 1997**. *Vilain John Carpenter. 2) Honneur soit rendu au très inspiré auteur de cette illustration, résumé parfait de l'univers bondien.*

2

CASINO ROYALE 1967

Casino Royale est un colossal pied de nez au mythe établi qu'est devenu 007. La parodie est un art difficile et le quintette de réalisateurs « responable » de ce summum de l'humour ravageur l'a compris : pour être efficace, elle doit contenir tous les éléments du modèle malmené. Surtout, ne regardez jamais ce film à la télévision : il y est en général honteusement tronqué. Certains penseront que vu le niveau de la chose, ça n'a pas grande importance. Qu'ils aillent au Diable.

CHARLES K. FELDMAN'S

JAMES BOND 007 CASINO ROYALE



« Pervers et hilarant », « Lamentable ». **Casino Royale** divise la famille Bondienne, perçu tantôt comme un hommage satirique, tantôt comme une bouffonnerie inococlaste et gratuite. La vérité est que **Casino Royale** suit la mode du moment, née du Grand'Cataclysme des années 70 : l'irrespect systématique. En celà, le film rejoint tout à fait la démarche de Harvey Kurtzman et Bill Elder dans « Playboy » avec leur Little Annie Fanny ou, pour remonter plus loin, le raffinement dans la parodie qui fit le succès des pastiches signés par les génies précités dans l'ancien Mad (l'autre). L'histoire de l'acquisition du scénario par un concurrent de Eon Productions est digne du film... Gregory Ratoff tourne un navet italien en Égypte et à la suite d'un imbroglio irracontable, vole 10 000 livres en cash aux producteurs, escrocs notoires qui refusent de payer qui

HURRAY !! Orson Welles est Le Chiffre, l'émissaire dextère et noctambule du S.M.E.R.S.H. Incapable d'éliminer Bond(s), il récoltera une balle entre les deux yeux. Il ne faut pas plaisanter avec les Maîtres...

que ce soit. En cavale, Ratoff, touché par la Gâce, se jette à genoux dans l'aéroport du Caire et se promet d'investir son « cachet » dans l'achat des droits du premier livre cité dans « Time Magazine » à son retour en terre civilisée. Il tient promesse, rentré sans encombre, et achète le « Time » : c'est ainsi qu'il acquiert les droits de **Casino Royale**. Rentré au bercail, il engage Lorenzo Semple Jr. (**Batman, Jamais plus Jamais**) pour en tirer un script de film avec... Susan Hayward dans le rôle de Bond ! Le monstrueux projet échoue et en 1960, à la mort de Ratoff, le script tombe entre les mains de Charles K. Feldman qui décide en 1967 de faire **son** James Bond, au grand effroi de Saltzmann et Broccoli. Sa stratégie sera la même que celle de William Dozier, le producteur de la série TV **Batman** : il fera de **Casino Royale** le James Bond qui n'existe pas, une vision sous Mescal de ce que pourrait être le monde bondien vu de l'autre côté du miroir. Clin d'œil ravageur : il confie à David Niven le rôle du **vrai** James Bond (avant même qu'il fut question d'une quelconque adaptation de ses romans, Fleming considérait Niven comme l'incarnation parfaite de Bond). Le défaut du film est en même temps sa



1



2



3

4

1) Sir James Bond terrifié par les viscicitudes de l'espionnage moderne. 2) L'arrivée de « M » et de ses collègues internationaux, sur le générique de **Born to be Free**. *3) Trouble in Paradise. 4) James Bond pour un jour, Evelyn Tremble aura raison du Chiffre. 5) Vesper Lindt (Ursula Andress, de nationalité suisse); elle trahira tout le monde. 6) Vieille coutume écossaise: le lancer de boulet. 7) L'entraînement des Bonds. 8) La salle de décodage de l'école d'espionnage. Tous les décors du film, irrémédiablement psychédéliques, ne sont en fait qu'une vision différente mais toute aussi efficace de l'univers Bondien. A mi-chemin entre son modèle « sérieux » et un épisode de* **Chapeau Melon et Bottes de Cuir, Casino Royale** *est un must. Méprisé ou réduit en bouillie par la presse anglo-saxonne, le film ne fait pas rire grand-monde. Mais rassurez-vous, on peut aimer le film et être tout à fait sain d'esprit.* **AGA DOU**

qualité ; réalisé par cinq metteurs en scène venus d'horizons opposés, l'histoire devient compréhensible après une douzaine de visionnages. John Huston, Robert Parrish, Val Guest, Ken Hugues et Joe McGrath : la Sainte-Alliance du « grand cinéma » mêlé au savoir- faire typique de la série B ; assez touffu, le script suit malgré tout l'intrigue de Fleming, se permettant de plus de sublimer l'univers bondien. Résumer le film relève de l'aliénation mentale, contentons-nous de savoir que les espions du monde entier disparaissent mystérieusement, nécessitant les qualités légendaires de James-Le seul, le vrai : Sir James Bond (D. Niven), et non pas l'idiot-obsédé sexuel auquel on a attribué le matricule « 007 » après sa démission des Services Secrets pour cause de romantisme aigu. « M » (John Huston) persuade Niven de réorganiser le Service en faisant exploser son château et après de nombreuses péripéties purement visuelles et intraduisibles, tous les agents (masculins, féminins et canins) portent le matricule 007, semant ainsi le trouble dans les rangs du SMERSH. Tout le monde est James Bond : Ursula Andress, Woody Allen, Dalhia Lavi (soupir) et surtout Peter Sellers, as du baccara chargé de battre Le Chiffre sur son propre terrain : le Casino Royale. Comme dans le roman, le duel Bond-Le Chiffre a lieu, et quel duel puisque c'est Orson Welles qui prête son cigare à l'émissaire du SMERSH. Tout finit dans une explosion (comme dans les vrais Bond), provoquée par Allen (en fait, le Dr. Noé, chef du SMERSH) qui a avalé à son insu une mini-bombe atomique à retardement. « Les sept James Bond iront au Paradis, un seul est un vilain et il sera rôti ». **Casino Royale** est bien plus qu'une histoire idiote : Peter Sellers, dans son rôle de non-physique total qui **devient** James Bond, Welles et ses tours de magie, l'école d'espionnage de Berlin (où Vladek Sheyball, le Kronsteen de **Bons Baisers de Russie**, fait une apparition-gag), les agents du SMERSH en ensembles Courrège et Jaguar type E, les décors à faire pâlir Ken Adam, une soucoupe volante à Buckingham Palace, l'assistant homosexuel de « Q », sans oublier la monumentale et incohérente bagarre finale où George Raft se moque de lui-même et de Matt Helm, Belmondo en légionnaire linguiste, les « filles en or » qui apparaissent on ne sait pourquoi et tout le reste, tout ce qu'il est impossible de raconter et indispensable de voir. La musique allègre de Burt Baccarach martelée des coups de trompette d'Herb Alpert, la photo de Nicholas Roeg (**L'Homme qui Venait d'Ailleurs**) et un plateau exceptionnel font de **Casino Royale** un must pour les vrais amateurs de Bond, ceux qui ont le sens de l'humour. Le vrai, celui qui fait mal parce qu'il vise juste. Pour les lettres d'insultes, s'adresser au journal qui transmettra.

Produit par Charles K. Feldman et Jerry Bresler. Mise en scène : John Huston, Ken Hugues, Val Guest, Robert Parrish, Joe McGrath. Scénario : Wolf Mankowitz, John Law, Michael Seyers, d'après Ian Fleming. Musique : Burt Bacharach.
AVEC : Peter Sellers, David Niven, Orson Welles, Ursula Andress, Johanna Petet, Dalhia Lavi, Woody Allen, Deborah Kerr, Charles Boyer, George Raft, William Holden, John Huston, Vladek Sheyball, Jean-Paul Belmondo, Peter O'Toole.


5


6


7

8

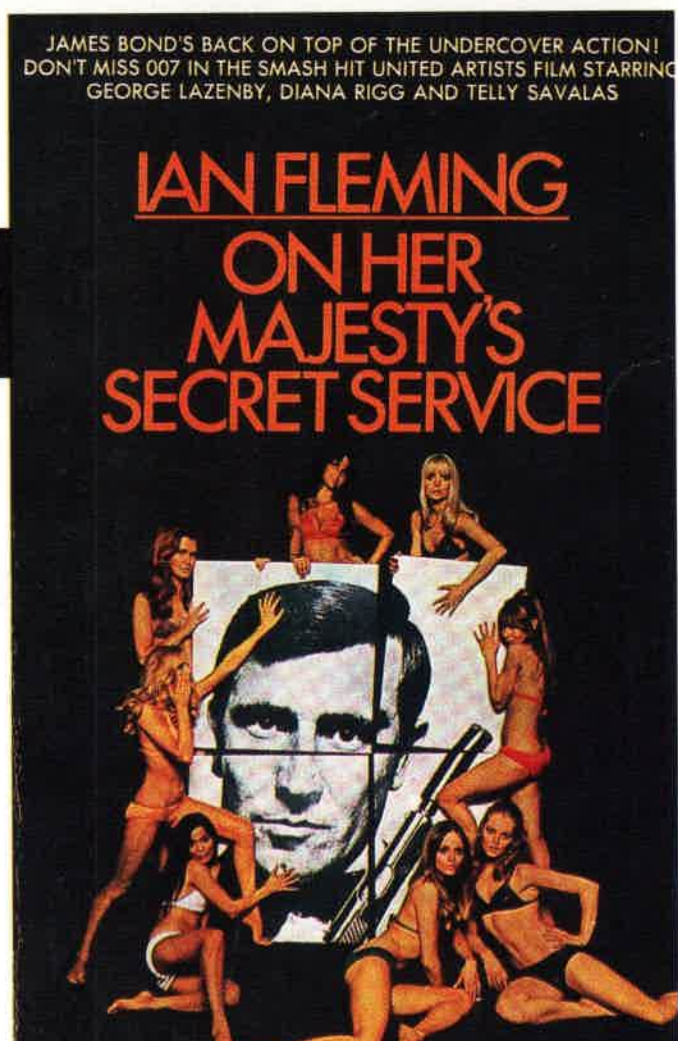
IAN FLEMING'S

ON HER MAJESTY'S SECRET SERVICE

1969

AU SERVICE SECRET DE SA MAJESTE

007 change de peau. Méprisé par les uns ou réhabilité par les autres, George Lazenby ***est*** *James Bond dans* ***Au Service Secret de Sa Majesté*** *; privé de décors chromés et de gadgets, le film déroute le public d'****On ne vit que deux fois.*** *Fidèle au « roman d'angoisse » original de Fleming, l'histoire élimine l'emballage superflu et le résultat est un film spectaculaire et sobre, intimiste et mouvementé. La direction de Peter Hunt est infaillible et, honneur suprême, celle qui devient Madame James Bond n'est autre que Ms. Peel : Diana (soupir...) Rigg.*



007 Angoisse chez Eon Productions ; **Casino Royale** vient d'écraser **On ne Vit que Deux Fois** au box-office et Sean Connery rend son Walther PPK réglementaire. Exaspéré par les trop nombreux dépassements des tournages et lassé de n'être aux yeux du public qu'un simple matricule, Connery quitte Bond : il part en Espagne tourner **Shalako**, western de zone indéterminée qui n'apportera pas grand chose à sa gloire. Il faut trouver un remplaçant, et vite : le tournage d'**Au Service Secret de Sa Majesté**, deux fois retardé, va commencer sous la direction de Peter Hunt. United Artist insiste pour que les bouts d'essai des postulants comportent une scène d'action ; le plus doué, doté d'un physique rappelant celui de Connery sans le plagier, est un mannequin australien sans aucune expérience d'acteur : George Lazenby. Dans une des premières versions du script, Maibaum faisait subir à 007 une intervention de chirurgie plastique lui donnant un nouveau visage, inconnu de ses ennemis. Finalement, Lazenby sera présenté de façon classique, dès le pré-générique. Alors qu'il vient de sauver Tracy des mains de deux tueurs, elle s'enfuit dans sa voiture, sans un mot. Lazenby ramasse la chaussure perdue par Tracy dans sa fuite et s'adresse à la caméra: « Ça n'est jamais arrivé à l'autre type... ». Le générique



2



1

Diana Rigg, La Ms. Peel de The Avengers (Chapeau Melon et Bottes de Cuir) est la seconde Steed Girl à jouer dans un Bond : Honor « Goldfinger » Blackman avait déjà été la partenaire de Patrick McNee dans une série inédite en France. A signaler : la présence dans **Au Service Secret...** de Joanna Lumley, ultime femme fatale des décevants **New Avengers.** 2) Tarzan à Londres ? Non, Lazenby dans une « pose-pub » comme on aimerait en voir plus souvent.

de Binder s'enchaîne, remontant le temps et les films précédents, formant une sorte de bande-annonce psychédélique du plus bel effet. La musique de John Barry, splendide, ajoutera beaucoup au film. **Au Service Secret de Sa Majesté** est un retour aux sources de l'espionnage, mâtiné de film noir. Ken Adam est absent, ses décors aseptisés font place à ceux beaucoup plus réalistes de Syd Cain. Hunt avait tout d'abord pensé installer le Q.G. du S.P.E.C-.T.R.E. dans la ligne Maginot mais l'idée fut abandonnée. Les extérieurs furent tournés en Suisse, bénéficiant de la toute neuve installation d'un restaurant au sommet du Piz Gloria. En échange de la construction d'un héliport (celui du film) la production put décorer le lieu comme elle l'entendait. Le choix se révéla juste et l'assaut final sur le Piz est diablement cinématographique. Lazenby évolue sans problème dans un script audacieux pour un Bond ; « M » refusant de lui confier plus longtemps le « Dossier Blofeld », 007 démissionne. Au hasard d'une plage et d'un casino, il rencontre Tracy Dracco, fille d'un Corse Capo notoire. Pour la première fois, Bond tombe réellement amoureux et décide d'épouser Tracy. Mais avant, il doit trouver Blofeld. Tapi dans sa tanière suisse, le Monstre prépare un nouveau plan de destruction de l'humanité. Déjoué par Bond, il kidnappe Tracy ; 007 s'allie à Marie-Ange Dracco, le père de Tracy, pour attaquer le Piz Gloria. Le S.P.E.C.T.R.E. est décapité, 007 laisse la place à James Bond et Tracy devient la femme du plus secret des espions. Mais, tout comme son chat blanc, Blofeld a plus d'une vie; alors que Bond a lancé pour la dernière fois son petit chapeau noir à Moneypenny, la grosse limousine noire à Chandler surgit, cueillant d'une rafale la vie de l'éphémère Madame James Bond. 007 reviendra, n'ayant de cesse avant d'avoir exécuté le bourreau... **ASSDSM** est célèbre pour sa poursuite à skis, mais surtout grâce au plaisir pris à découvrir une nouvelle facette de Bond. Lazenby, qui ne mérite pas le mépris total dans lequel il est retombé, a le rare privilège d'épouser Ms. Peel et de côtoyer Purdey (deux « Steed Girls », dont l'une est à tomber raide). Réduit à jouer « J.B. » dans **The Return of the Man From U.N.C.L.E.** ou les faux 007 dans des pubs pour chemises en dralon, il restera « l'autre type », le n° 2 dont tout le monde a oublié le nom. Dommage, dommage...

1


2


3




1) Les Anges de la Mort du S.P.E.C-.T.R.E. 2) L'attaque du Piz Gloria. 3) La scène rituelle du casino devient sous la caméra de Peter Hunt un moment nostalgique, en accord parfait avec le roman ; celui-ci était la seule référence de Lazenby qui se plaignait haut et fort du mépris total qu'on lui accordait







Blofeld (Telly Savalas)(trouvera sa suprême vengeance sur l'agent 007 : tuer sa femme. Bond le traquera sans merci et trouvera la sienne dans **Rien que pour vos yeux** *où il précipitera le monstre dans une cheminée d'usine, sous les traits de Roger Moore cette fois. Magie du cinéma !*

Produit par Harry Saltzmann et Albert Broccoli. Mise en scène : Peter Hunt. Scénario : Richard Maibaum. Musique : John Barry. Décors : Syd Cain. Générique : Maurice Binder. SFX : John Stears. Monteur : John Glen.
AVEC : George Lazenby (James Bond), Telly Savalas (Blofeld), Diana Riggs (Tracy), Gabriele Ferzetti (Draco), Angelo Scoular, Catherine von Schell, Joanna Lumley, Julie Ege, Dani Sheridan.





L'attaque du Piz Gloria vu par un de ces génies de la promotion comme seuls les Britanniques en ont le secret. Il faudrait faire un livre sur ces gens...



IAN FLEMING'S «Diamonds are Forever»

1971

LES DIAMANTS SONT ETERNELS

George Lazenby a disparu, Sean Connery revient. Ce qui aurait pu être le retour en force du « vrai » 007 est en fait un pétard mouillé, une succession de scènes relevant plus du feuilleton policier que de l'univers de Fleming. Pourtant, la simple présence de Connery sauve le film de l'ennui et certaines images resteront rattachées à tout jamais au mythe. Mais, déjà, l'ombre du Saint se profile sur les murs des studios de Pinewood et Roger Moore arrive. Plus rien ne sera comme avant...









007 Après le départ en trombe de George Lazenby, la question se pose à nouveau : qui sera le nouveau James Bond ? Le prochain épisode de la série est **Les Diamants sont Éternels** et se déroule principalement aux U.S.A. On pense à Burt Reynolds puis à John Gavin, le jeune César du **Spartacus** de Kubrik ; c'est David Picker, président d'United Artists, qui trouve la solution : Sean Connery. Picker part pour Londres et propose à Conney un arrangement plus que satisfaisant : il touchera un million deux cent-cinquante mille livres, dix mille de plus par journée supplémentaire de tournage, un pourcentage sur les recettes et pourra tourner deux films financés par United Artists en tant qu'acteur ou réalisateur. Le marché est conlu : Eon Productions compte sur le retour du 007 original pour rehausser un prestige ébranlé par le demi-échec d'**Au Service Secret de Sa Majesté**. Connery qui, malgré une perruque de plus en plus « outrageous » et une vingtaine de livres supplémentaires tient encore une forme très honorable, n'arrivera pourtant pas à sauver le film de la médiocrité. Le premier script de Maibaum mettait en scène le frère jumeau de Goldfinger ; il abandonne l'idée et c'est Cubby Broccoli qui trouvera l'idée de base du film, apparue dans un de ses rêves. Il existe une mythologie bien spécifique à Las Vegas ; on murmure que certains multimilliardaires basés dans les penthouses couronnant leur empire ne seraient jamais sortis depuis plusieurs années, dirigeant leurs affaires dans le plus grand isolement et le plus épais mystère. Le scénario définitif met en avant le nouveau forfait du S.P.E.C.T.R.E. : un chantage à la Terre entière, menaçant les pays refusant de payer de les rayer de la carte grâce à son super-laser à diamants qui sillonne l'espace. Blofeld kidnappe le milliardaire Willard White et se fait passer pour lui, dirigeant un empire technologique et financier colossal lui per-



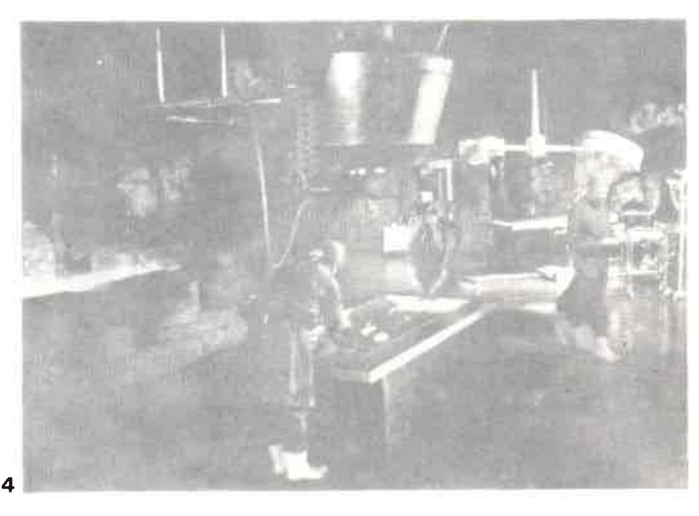
mettant de mener à bien son projet. Rien de plus que la banale histoire du savant fou et de sa fiole explosive, la poésie en moins. Du roman, il ne reste plus grand chose à part une désuette histoire de contrebande de diamants et Connery a visiblement du mal à y croire lui-même. Si **Les Diamants**... sont frustrants, il n'en reste pas moins de superbes scènes typiquement bondiennes. Dans le pré-générique, Bond traque l'assassin de Tracy aux quatre coins du globe ; à force de « persuasion », il le trouvera dans une clinique un peu spéciale, usine à clones à son effigie. Attaqué par les gardes du S.P.E.C.T.R.E., Bond s'offrira le luxe d'en larder un de scapels avec une rare maestria avant de tuer Blofeld (du moins le croit-il...). Écrit par Maibaum et Tom Mankewiecz, le script manque de cohérence et s'englue dans des non-sens dûs aux trop nombreux remaniements de l'histoire. Le choix de Charles Gray pour incarner Blofeld se révèle désastreux et le mégalomane couturé d'**On ne Vit que Deux Fois** cède la place à un très ordinaire criminel vaguement paillard, n'hésitant pas à parler du « joli petit cul » de Tiffany Case. On croit rêver. Les personnages les plus bondiens du film sont sans conteste Mr. Kidd et Mr. Wint, les deux tueurs aux mœurs déviantes, semant la mort d'un pas tranquille et repartant main dans la main. Jill St. John porte le bikini à merveille et Tiffany Case, selon les termes de Fleming, « une chic fille qui a grandi du mauvais côté de la barrière » est une sémillante Bond Girl. Le film retrouve plus d'une fois la saveur d'un « cliffhanger » et la scène du crématorium, le combat dans le petit ascenseur étroit entre Bond et Peter Franks, et même la poursuite en voiture dans Las Vegas : les éléments d'un Bond sont là, mais le film s'étire comme un chewing-gum pour devenir carrément ennuyeux lors de « cette interminable chose sur une plate-forme pétrolière ». Connery s'en va à nouveau et Roger Moore attend dans les coulisses. Mais Connery appendra dans quelques chapitres à ne plus jamais dire jamais...

Produit par Harry Saltzmann et Albert Broccoli. Mise en scène : Guy Hamilton. Scénario : Richard Maibaum et Tom Mankiewicz, d'après le roman de Ian Fleming. Musique : John Barry. Chanson générique interprétée par Shirley Bassey. Décors : Ken Adam. SFX : Leslie Hilman et Whitey McMahon. Montage : Bert Bates et John W. Holmes. Générique : Maurice Binder.
AVEC : Sean Connery (James Bond), Jill St. John (Tiffany Case), Charles Gray (Blofeld), Putter Smith (Mr. Kidd), Bruce Glover (Mr. Wint), Jimmy Dean (Willard Whyte), Lana Wood (Plenty O'Toole), Norman Burton (Felix Leiter), Bruce Cabot (Burt Saxby).

1


2


3


4


1) Bond et Plenty O'Toole (Lana Wood, la sœur de Nathalie). 2) Charles Gray n'est pas un Blofeld très convaincant ; le chef du S.P.E.C.T.R.E. tient plus ici d'un Rastapopoulos en costume Mao que du démoniaque monstre sans visage de **Bons Baisers de Russie**. *3) La meilleure scène du film (avec le pré-générique) : celle où Bond exécute Peter Franks dans l'ascenseur. 4) Ken Adam est de retour. Ici : la salle de « clonage » de Blofeld.*









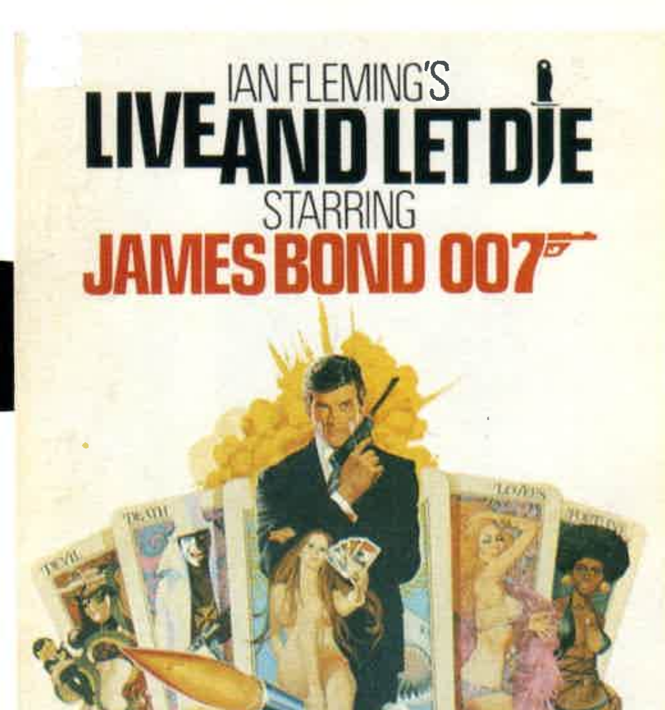
« Bienvenue en Enfer, Blofeld ». Mais la vengeance de Bond n'est qu'une illusion ; l'homme au chat blanc est aussi éternel que les diamants qu'il convoite et 007 a exécuté un clone. La séquence souffre de l'absence du montage nerveux de Hunt mais reste un classique de la série. La « vraie » mort de Blofeld sera beaucoup moins réussie et la fin du film est bien décevante...

IAN FLEMING'S

"LIVE AND LET DIE"

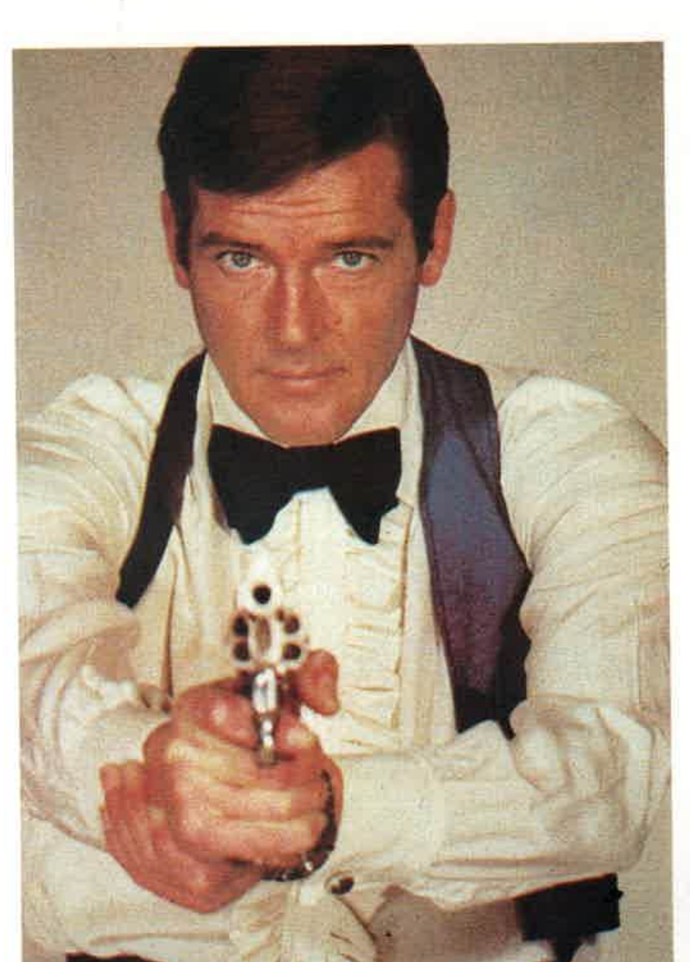
1973

VIVRE ET LAISSER MOURIR



007 n'est plus, vive 007. Sean Connery rend sa licence de tuer à Eon Productions et la place est encore chaude lorsque Roger Moore, le boy-scout cathodique, fait irruption dans le monde de l'espionnage. Adeptes de Connery ou de Moore, tous sont d'accord pour trouver bien peu de qualités à ***Vivre et laisser mourir,*** *à côté duquel* ***Les diamants sont éternels*** *fait figure de film-culte. Mais c'est malgré tout un Bond et le mélange humour-action est présent malgré des proportions... disproportionnées.*

007 Sean Connery quitte définitivement Eon Production et le problème se pose à nouveau : qui sera le nouveau Bond ? Saltzmann et Broccoli ont leur petite idée et Roger Moore marchera dans les traces dures à suivre du Bond original, préférant les bons mots aux affrontements directs. **Vivre et Laisser Mourir** est un ratage aux yeux des Bondomaniaques. Le public, lui, marche à fond dans cette ridicule histoire de bananes parfumées à l'héroïne et ne se pose pas une seule seconde la question de savoir ce que peut bien fabriquer James Bond 007 dans une très banale enquête indigne du plus mauvais épisode de **Hawaï-Five-O.** Le film s'ouvre sur un sacrilège : « M » vient rendre visite à Bond pour lui assigner une mission et tombe en pleine scène de vaudeville, 007 étant occupé à lutiner gaiement une espionne italienne qui trouvera refuge... dans le placard. Quitte à se répéter, on croit rêver. Bond doit enquêter sur la disparition de trois agents britanniques chargés de surveiller les agissements de Kananga, président de la République de San Monique. Après quelques péripéties suscitant moultes baillements, Bond découvre que Kananga et Mr. Big, le gros bonnet de la drogue aux U.S.A., ne sont qu'un seul et même homme (ce qui semble évident dès le début, le pauvre Yaphet Kotto étant affublé d'un « masque » aussi ridicule que celui de Jean Marais dans **Fantômas**). Pourtant, le côté « série TV » du film le sauve de l'ennui total. Si Moore n'a aucune des qualités physiques de Connery, il fera malgré tout forte impression sur Solitaire (Jane Seymour), la vierge compagne de Kananga à laquelle il est interdit de faire l'amour sous peine de perdre ses dons divinatoires. Bien sûr, le beau Roger la poussera dans son lit et tout deux seront pourchassés par le Janus de la dope. **Vivre et Laisser Mourir** trouve malgré tout un intérêt certain grâce à quelques personnages hauts en couleur (hum...) ; le Baron Samedi, Tee-Hee le bandit manchot, et surtout « Whisper », l'homme de main aux manières feutrées. Jane Seymour a visiblement l'air de se demander ce qu'elle fait là, même si elle est à l'origine des scènes les plus haletantes du film. Totalement grotesque, la mort de Kananga est un summum d'humour ou de manque total d'inspiration : Bond lui fait avaler une capsule de gaz gonflant (comme le film) et Mr. Big/Kananga explose au plafond de son repaire. Sinistre à côté du duel final de **Goldfinger** ou même d'**Opération Tonnerre**... Moore donne à Bond une sorte de sens de l'humour incompréhensible, monstrueusement vulgaire dans sa traduction française. Qu'on se rassure, les dialogues originaux de Mankiewiecz ne valent pas mieux. Pourtant, le film vaut la peine d'être vu, ne serait-ce que



007 new-look. *Plus de jeux de mots, moins de violence ; moins de muscle, plus de sourires ravageurs : Roger Moore remplace Sean Connery, sans aucun problème aux yeux des spectateurs.*

pour la scène de la cérémonie vaudou où Bond délivre Solitaire des griffes du Baron Samedi et de ses hallucinés. 44 Magnum en main et de noir vêtu, Moore donne au film sa seule scène réellement « Bondienne » après la ridicule, stupide et longue poursuite à hors-bord qui coûta malgré tout fort cher. Summum du ridicule, le très bête sheriff J.W. Pepper semble échappé de la réserve privée de Burt Reynolds et on se demande ce que Mankiewiecz avait bien pu absorber avant d'écrire cette scène pitoyable. Autre intérêt du film : retrouver David Hedison (**Voyage au Fond des Mers**) dans le rôle de Leiter. Mankiewiecz pousse le ridicule jusqu'à inclure un « Quarrel Jr. », hypothétique rejeton du Jamaïcain terrorisé par les dragons de **Dr. No** (les plus attentionnés appellent ce genre de procédé un « hommage ». Hum.). Le galop d'essai de Roger Moore n'est pas très concluant même si le film reste agréable à revoir en vidéo, ne serait-ce que pour admirer les costumes patte-d'éléphant au goût de l'époque. Pourtant, il est strictement déconseillé aux nouveaux venus à l'univers de Fleming de commencer par **Vivre et Laisser Mourir** sous peine de prendre les fanatiques de James Bond pour de dangereux pervers...

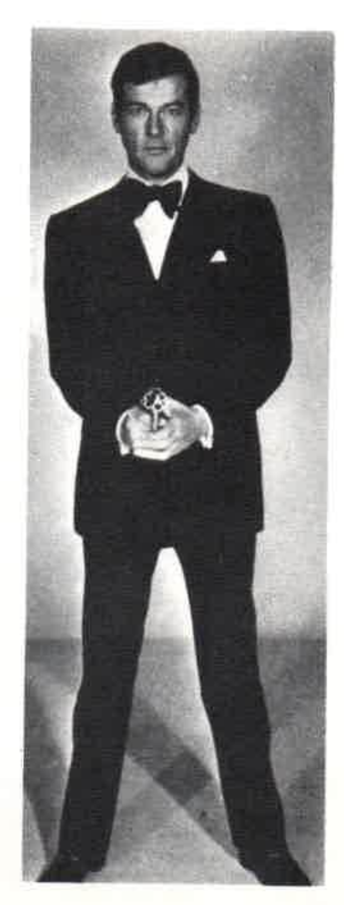
Produit par Harry Saltzmann et Albert Broccoli. Mise en scène : Guy Hamilton. Scénario : Tom Mankiewicz. Musique : George Martin, Paul et Linda McCartney. Chanson générique interprétée par Paul et Linda McCartney. Décors : Syd Cain. Générique : Maurice Binder. SFX : Derek Meddings. Monteurs : Burt Bates, Raymond Poulton et John Shirley.
AVEC : Roger Moore (James Bond), Yaphet Kotto (Mr. Big/Kananga), Jane Seymour (Solitaire), Julius H. Harris (Tee Hee), Geoffrey Holder (Baron Samedi), David Hedison (Felix Leiter).







Bond entouré de ses girls : Rosie (Gloria Hendry) et Solitaire (Jane Seymour). La présence d'une girl noire causera bien des remous chez les adeptes de Fleming.





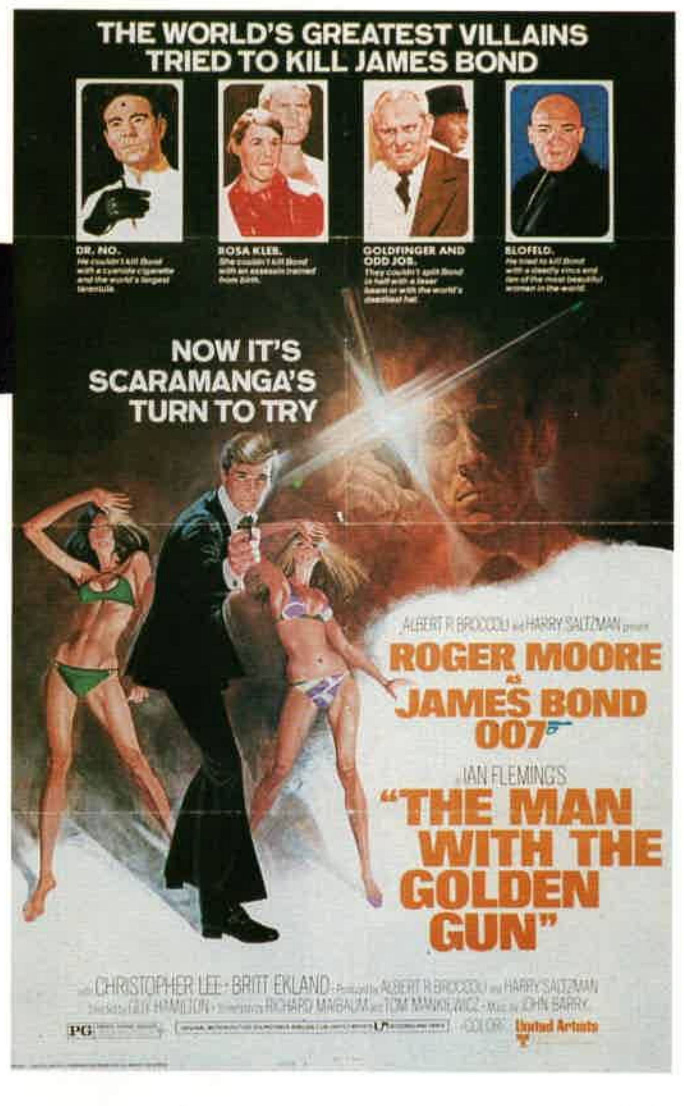
Martelées par les rythmes de George Martin, les scènes opposant Bond au Baron Samedi et l'attaque de la cérémonie vaudou imprègnent **Vivre et Laisser Mourir** *d'un côté « Comic-Book » rattrapant la faiblesse du script.*

THE MAN WITH THE GOLDEN GUN

1974

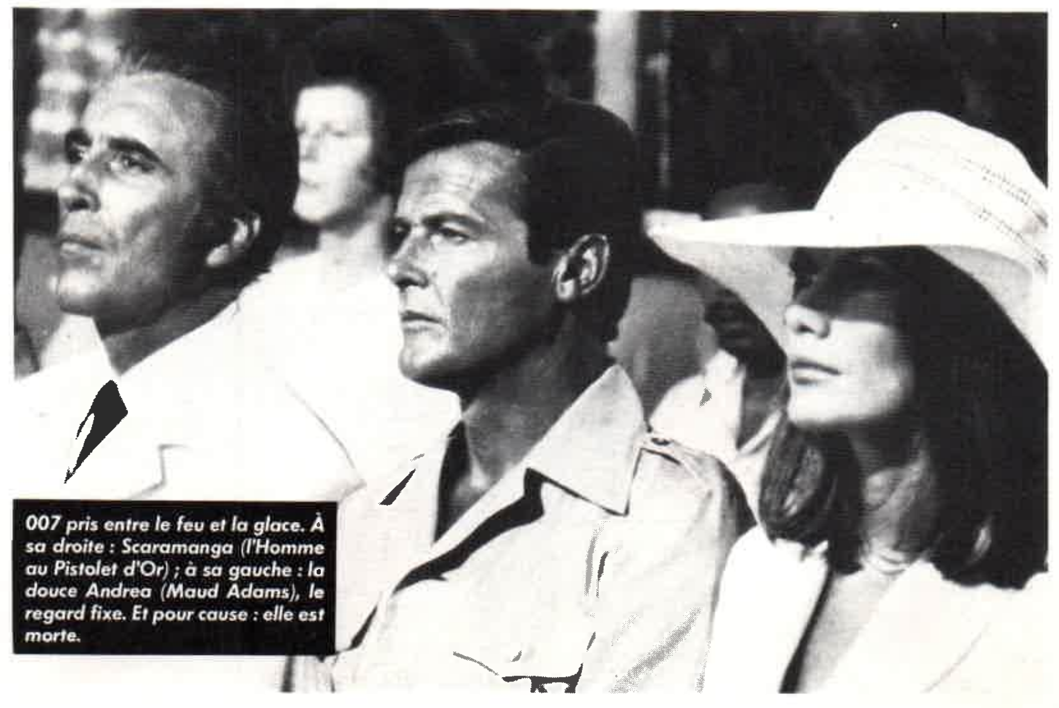
L'HOMME AU PISTOLET D'OR

James Bond contre Dracula. Pistolet d'Or contre Walther PPK. ***L'Homme au Pistolet d'Or****, s'il n'est pas le meilleur des Bond, offre un avantage indéniable : donner à Christopher Lee un rôle à sa mesure. On peut cependant regretter la brièveté de ses scènes, même si chacune de celles-ci est un régal. Roger Moore, lui, est James Bond avec une nonchalance ahurissante face aux multiples dangers qu'il devra affronter. Moins bons que* ***Dr No****, meilleur que* ***Moonraker*** *: c'est toujours un Bond...*





L'Homme au Pistolet d'Or marque le départ d'Harry Saltzman en tant que coproducteur des Bond, laissant au seul Cubby Broccoli le soin de continuer les exploits de 007. La rumeur veut que la raison de la baisse de qualité de la série vienne de sa défection, Broccoli se reposant sur le savoir-faire de son équipe. Selon Richard Maibaum, scénariste-vétéran de la série, c'était Saltzman qui « motivait » ses hommes, n'hésitant pas à mettre la main à la pâte lorsque le besoin s'en faisait sentir. Bref. **L'Homme au Pistolet d'Or** parut en feuilleton dans Play-Boy ; ce fut le dernier roman de Fleming, assez peu inspiré il faut l'avouer, se contentant de reprendre des scènes des douze aventures précédentes et de les remanier. Dans le roman, Bond subit un lavage de cerveau par les Services Secrets russes et rentre à Londres, programmé pour assassiner « M ». Il échoue et « M » l'envoie en clinique psychiatrique ; remis dans le droit chemin, 007 est envoyé en mission-suicide : éliminer Francisco « Pistols » Scaramanga, « l'Homme au Pistolet d'Or », tueur à la solde du KGB ; l'action prend place dans le décor favori de Fleming : la Jamaïque. **Vivre et Laisser Mourir** ayant été filmé en Jamaïque, la production décide de transposer le film en Extrême-Orient. Le script de Mankiewicz abandonne le lavage de cerveau et simplifie l'intrigue : « M » reçoit une balle en or, marquée au chiffre 007. Le signe de sa prochaine exécution par Saramanga. Bond décide de devancer le danger et part à la recherche de l'Homme au Pistolet d'Or ; il se révèlera vers la fin du script que c'est Andrea, la maîtresse de Scaramanga, qui lui a envoyé la balle, soucieuse de faire abatttre son « tyran sexuel » par celui qu'il admire tant : James Bond 007. Appelé en dernière minute pour des « raccords », Maibaum introduit ce qui sera la faiblesse du script : le Sol-X, mini-générateur solaire qui servira à Scaramanga pour construire... un laser. Si



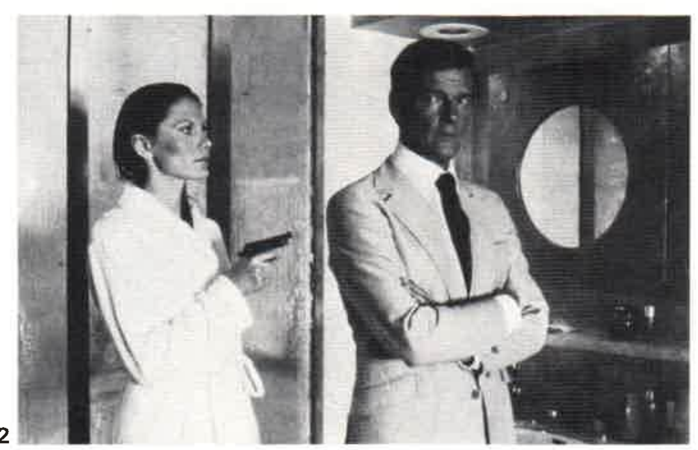
007 pris entre le feu et la glace. À sa droite : Scaramanga (l'Homme au Pistolet d'Or) ; à sa gauche : la douce Andrea (Maud Adams), le regard fixe. Et pour cause : elle est morte.

Christophe Lee **est** Dracula pour des myriades de spectateurs, il ne faut pas oublier qu'il est aussi un acteur capable d'autre chose que de rouler des yeux rougis par le jeûne. Il donne à Scaramanga une envergure certaine, apportant au film un « plus » certain. On imagine avec une larme de regret ce que le film aurait pu donner avec Connery... Pourtant, Moore, s'il se réserve ses « bonnes lignes » habituelles, donne encore à Bond un côté sombre qu'il perdra totalement dans **Moonraker**. Au début du film, lorsqu'il interroge Lazer, le maître-armurier qui confectionne les balles en or de Scaramanga, il n'hésite pas à lui viser l'entrecuisse dans une scène typiquement bondienne ; plus tard, il frappera allégrement Andrea pour la faire parler – quitte à lui offrir un champagne millésimé lorsqu'elle l'aura fait. Le duel final, désamorcé par le prégénérique dans lequel Scaramanga « s'entraîne » avec une Mafioso dans son labyrinthe de mort, sera le chant du cygne de **l'Homme au Pistolet d'Or** et Bond repartira vers une nouvelle mission : Le Walther PPK aura raison du Pistolet d'Or.


1



Produit par Harry Saltzman et Albert Broccoli. Mise en scène : Guy Hamilton. Scénario : Tom Mankiewiecz. Musique : John Barry. Chanson interprétée par Shirley Bassey. Décors : Peter Murton. Générique : Maurice Binder. SFX : John Stears. Montage : John Shirley et Raymond Poulton.
AVEC : Roger Moore (James Bond), Christopher Lee (Scaramanga), Britt Ekland (Mary Goodnight), Maud Adams (Andrea), Hervé Villechaize (Nick Nack), Michael Fleming (le Commandant).


2




4




5

Bond fait le coup de poing avec les affreux habituels. 2) Malgré ses bons mots, 007 n'est sûrement pas un saint... 3) L'horrible et tout petit Nick Nack (Hervé Villechaize, assistant dévoué de Scaramanga). Il finira accroché à la grand-voile d'une jonque. 4) Scaramanga adore faire l'amour, surtout avant de tuer. Mais ses manières par trop viriles auront raison de la patience toute féminine de la belle Andrea qui préfèrera les assauts de Jimmy Bond... 5) Le duel final : pistolet d'or contre Walther PPK.



1977

L'ESPION QUI M'AIMAIT



*Peut-être le meilleur des Moore avec **Rien que pour vos Yeux, L'Espion qui m'Aimait** est un retour aux sources de « l'ancien Bond ». Moins de gadgets, plus d'action, plus de « sentiment ». On est encore loin des pitreries à grand spectacle de **Moonraker** et Roger Moore prouve qu'il peut donner à l'agent secret au permis de tuer une dimension dramatique véritable ; splendidement secondé par la très belle Barbara Bach, il donne à 007 une stature que l'on aurait aimé retrouver plus souvent par la suite.*

007 L'élaboration du script de **L'Espion qui m'Aimait** fut un authentique cauchemar. Pas moins de douze scénaristes se succédèrent avant d'arriver à un résultat convenant à « Cubby » Broccoli ; Cary Bates, scénariste du comic-book « Superman », Ronald Hardy, Anthony Barwick, John Landis, Sterling Siliphant : chacun apporta sa vision personnelle à ce qui devait de toute manière être une « love-story » entre Bond et une espionne russe. Anthony « **Orange Mécanique** » Burges proposa un script dément, une parodie de l'univers 007 rejetée par Eon Production, tandis que le vétéran Richard Maibaum émit une séduisante hypothèse : un groupe de jeunes terroristes de toutes nationalités et de toutes tendances investissaient les Q.G. du S.P.E.C.T.R.E., utilisant les installations hyper-modernes de Blofeld pour détruire le monde sans aucun autre idéal politique que celui de l'anéantissement total de la planète. Jugé trop « osé » par Broccoli, le script fut rejeté et c'est finalement celui de Christopher Wood qui l'emporta. Fortement inspiré de celui d'**On ne Vit que Deux Fois**, il associe Bond et le Major Anya Amasova dans une quête désespérée pour retrouver l'auteur du kidnapping en masse de sous-marins atomiques. L'homme de main nécessaire à l'inévitable combat final se nomme Jaws et le rôle devait être tenu au départ par Will Sampson, l'Indien géant de **Vol au-Dessus d'un Nid de Coucous**. C'est finalement Richard Kiel qui incarnera l'homme à la mâchoire d'acier, Broccoli ayant été fortement impressionné par sa prestation dans **Transamerica Express** aux côtés de Gene Wilder et Pat McGoohan. La volonté évidente de





James Bond et l'agent Triple-X (Barbara Bach) s'unissent pour déjouer les monstruosités de l'affreux Stromberg. L'alliance de l'Angleterre et de la Mère Patrie sera un succès. « Do it again, James ! ! ».

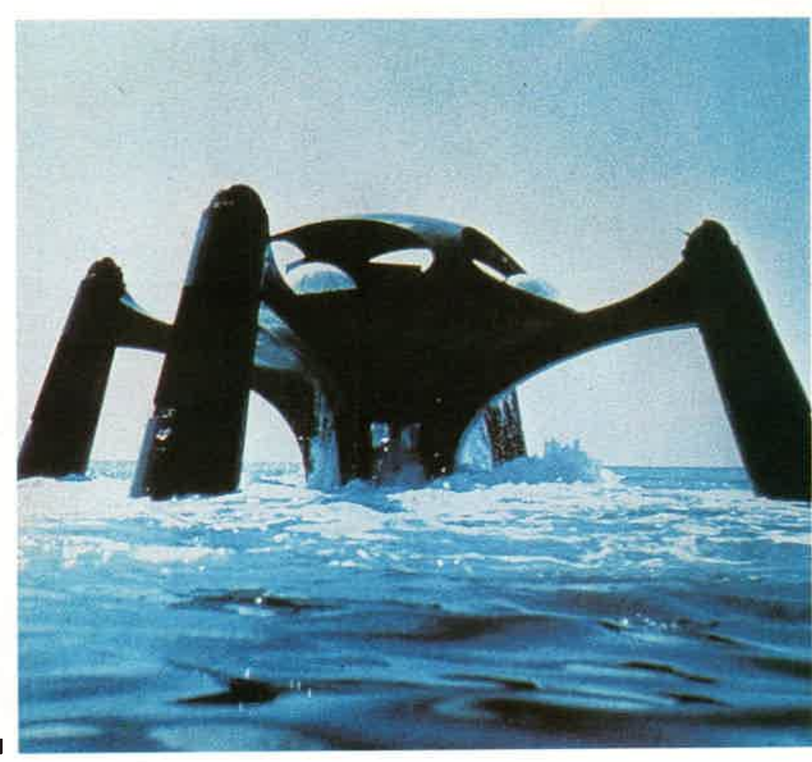
007 voit rouge. A peine arrivé au Caire, il doit se mesurer à deux colosses inoxydables avant de se faire doubler par l'agent Triple-X...

l'équipe était d'effectuer un retour à « l'ancien Bond », se permettant de donner à 007 une dimension plus profonde que dans **L'Homme au Pistolet d'Or** où Moore interprétait son rôle avec un détachement certain. Malgré sa ressemblance frappante avec **On ne Vit que Deux Fois, L'Espion qui m'Aimait** s'offre le luxe de donner à Bond un côté agréablement humain, essentiellement lorsque Amya Amasova lui parle de sa femme assassinée par Blofeld : « Seriez-vous sensible, Mr. Bond ? ». Le budget colossal du film, quatorze millions de dollars, permit au réalisateur John Glenn de tourner dans des décors extravagants et diablement esthétiques ; Ken Adam changea d'optique et ses décors, d'ordinaire tout en lignes droites, cèdent la place au sinueux repaire amphibie de Stromberg (Curt Jurgens, excellent), alors que le prégénérique montrant l'envol à skis de 007 reste une grand moment typiquemet Bondien. Moore donne ici le meilleur de lui-même et les scènes d'action, en particulier celles l'opposant à Jaws, sont peut-être les meilleures qu'il ait jamais tournées. Alors que les prochains films seront plus un prétexte à des dialogues bourrés de bons mots un peu inutiles, 007 ne se ménage pas ; l'exécution finale de Stromberg est une agréable surprise, tout à fait dans la lignée du Bond de Sean Connery. Barbara Bach est une efficace espionne bolchévique, alliée l'espace d'une mission aux Services Secrets Bitanniques ; l'apparition fugitive de Caroline Munro en pilote d'hélicoptère, la scène des pyramides, l'arrivée en « moto des mers » de Bond à bord de la base de Stromberg, le tout, mis en relief par un thème musical excellent : le retour à l'ancienne conception du personnage de 007 est une réussite. **Rien que pour vos Yeux** confirmera ce retour aux sources, mais entre temps, Broccoli sacrifiera à la mode **« Star Wars »** avec **Moonraker.** Malgré les évidentes faiblesses de script et ses nombreux « emprunts » aux films précédents, **L'Espion qui m'Aimait** est peut-être le meilleur des Moore...

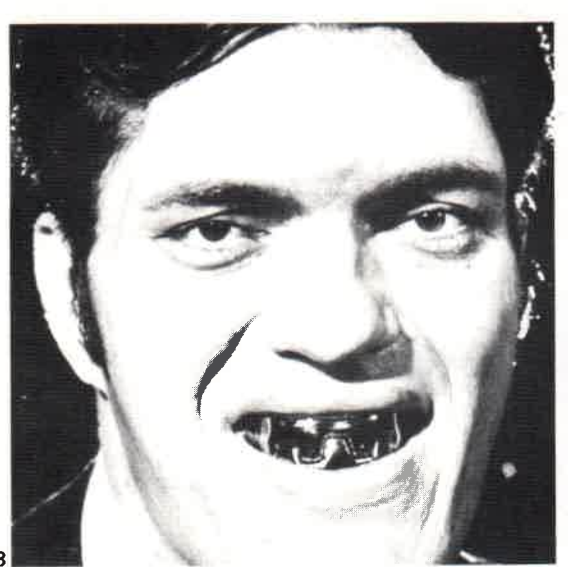


Produit par Albert Broccoli. Mise en scène : Lewis Gilbert. Scénario : Christopher Wood et Richard Maibaum. Musique : Marvin Hamlisch. Décors : Ken Adam. SFX : Derek Meddings. Monteur : John Glen. Générique : Maurice Binder.
AVEC : Roger Moore (James Bond), Barbara Bach (Major Anya Amasova), Curt Jurgens (Carl Stromberg), Richard Kiel (Jaws), Caroline Munro (Naomi), Walter Gotel (Général Gogol).





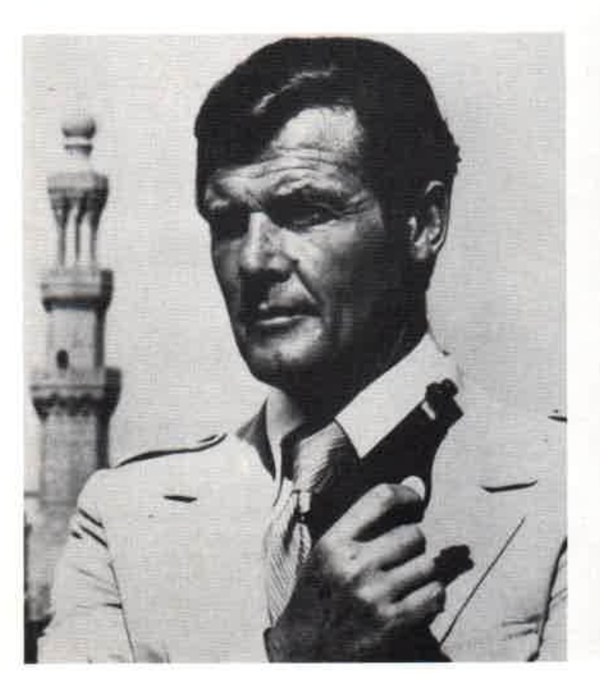
1



3



2





4

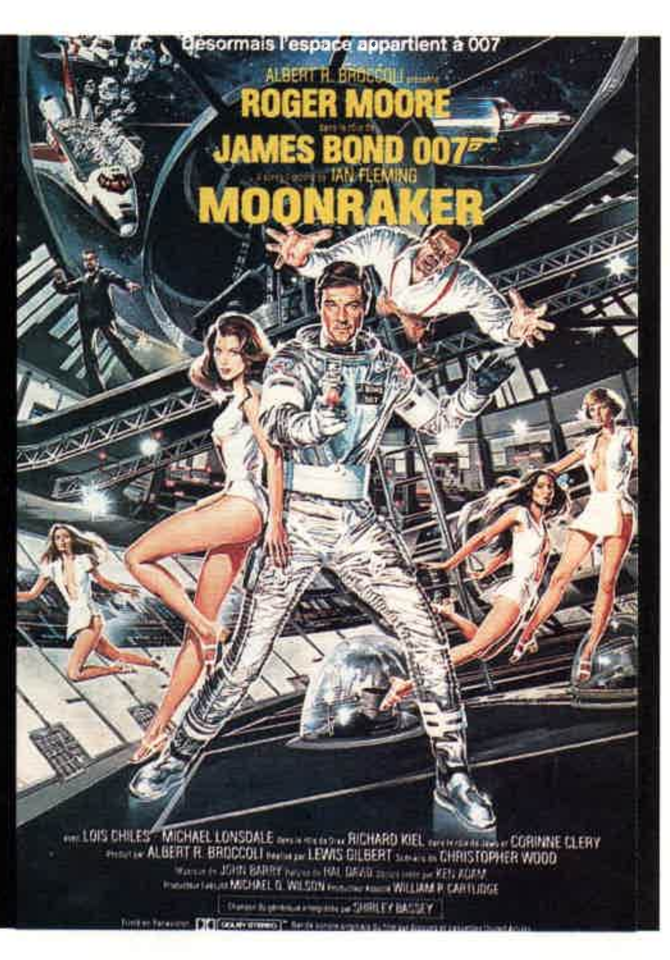
1) « Atlantis », la forteresse amphibie de Stromberg. 2) Bond et ses girls. A g. : Naomi (Caroline Munro) et à d. : Le Major Anya Amasova (Barbara Bach). 3) L'indestructible Jaws. Sa passion : croquer la gorge de ses victimes. 4) C'est en uniforme officiel que le Commander James Bond élimine Stromberg et sa base. 5) Alliée l'espace d'une mission à l'as des Services Secrets Britanniques, l'Agent Triple-X (Barbara Bach) applique l'enseignement de base des cours de survie du KGB : « Adopter une attitude mentale d'ouverture ».

IAN FLEMING'S MOONRAKER

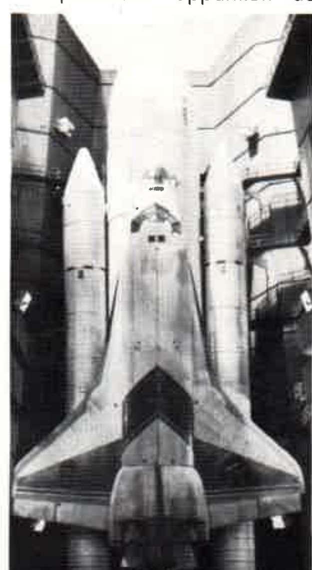
1979

MOONRAKER

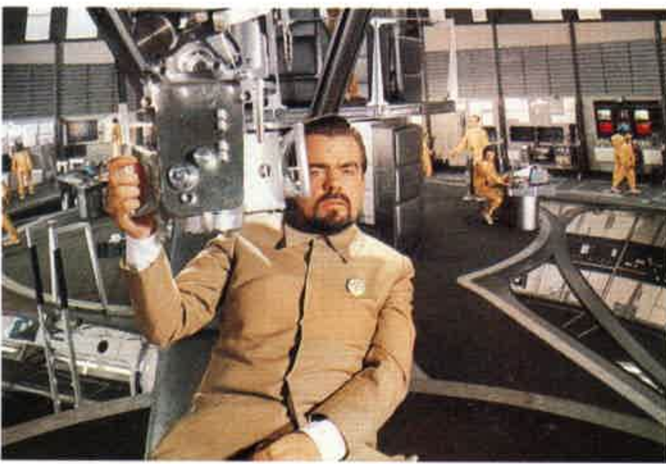
007 dans l'espace intersidéral. Sidérant. Par souci de suivre la mode, axée sur les lasers et les gros vaisseaux chromés, James Bond se transforme en Lone Ranger du Cosmos. Ian Fleming a du se retourner dans sa tombe devant cette tarte à la crème relevant plus de l'auto-parodie que du « film à suspens». Le départ de Maibaum enlève à Bond ce qui en faisait sa qualité : son humanité. Sans elle, les scènes d'actions suscitent l'ennui, enlevant toute crédibilité à 007 dont la fonction semble maintenant d'être le faire-valoir des autres personnages.



L'énorme succès de **L'Espion qui m'Aimait** débouche sur la préparation instantanée de **Moonraker**. Doté d'un budget équivalent à celui des huit premiers films réunis (trente millions de dollars), **Moonraker** exploite la mode du moment : l'Espace. **La Guerre des Etoiles** et **Rencontres du Troisième Type** montrant la direction à suivre, 007 se doit d'être au goût du jour et la nouvelle équipe des Bond suit le chemin du succès, expédiant l'as des Services Secrets Britanniques sur les traces d'une sorte de « néonazi de l'espace », Hugo Drax (Michael Lonsdale), visant à coloniser les étoiles à l'aide d'une nouvelle race génétiquement parfaite. **Moonraker** est un projet ambitieux et, pour la première fois, Broccoli s'associe à une société de production française. Les intérieurs du film seront tournés pour la plupart dans des studios parisiens, une grande partie de l'équipe sera également française. C'est Ken Adam qui supervisera la construction des décors, somptueux malgré leur utilisation au sein d'un script relevant souvent, plus d'un film de Claude Zidi que d'un Bond. La poursuite en gondole sur les canaux vénitiens confine au grotesque malgré une trop courte scène éminemment drôlatique : une gondole-corbillard passe et le cercueil qui la coiffe s'ouvre, laissant apparaître un tueur lanceur de couteaux. Il manque Bond, qui lui renvoie sa dague en plein cœur, refermant le cercueil d'un coup sec. Le cauchemar commence quand la gondole de Bond se transforme en over-craft déambulant sur la place Saint-Marc. On attend désespérément l'apparition de



l'Inspecteur Clouseau, mais non : c'est bien un Bond. Le retour de Jaws fut provoqué par un abondant courrier de bambins, ce qui explique sa transformation en « gentil » à la fin du fim ; comme le disait Broccoli : « Il faut suivre





« Albert B. Broccoli et United Artists sont fiers de vous annoncer les débuts du tournage du 11e James Bond à Paris, Londres, Venise, Rio de Janeiro, Tikal (Guatemala) et dans l'hyperespace..

le public ! ». Les scènes d'action, montées par John Glen, sont relativement nombreuses mais passent totalement inaperçues du fait de leur inutilité ; le seul moment de suspense « Bondien » véritable est celui où 007 est prisonnier du simulateur anti-G, le visage déformé par la vitesse de l'appareil ; la poursuite en hors-bord, l'attaque de Jaws sur le toit du téléphérique : rien à faire, on ne marche pas. Ou très peu. James Bond n'a rien plus d'humain ; sorte de magnéto K-7 rempli de bons mots, il évolue nonchalamment dans un script débile et morcelé lui enlevant toute crédibilité. 007 ne doit pas se balader dans l'espace ; il est un espion et, même par volonté de modernisation, on ne voit pas de quel droit le personnage amoureusement façonné par Fleming est transporté dans un site qui n'est pas le sien ; si **Moonraker** n'était pas un Bond, le divertissement pourrait être complet. Mais le public est roi et fait une ovation à **Moonraker** : désormais, Bond est un stéréotype, un nom qui ne veut plus dire grand chose, un prétexte à des histoires simplifiées où tout peut arriver ; ultime sursaut d'espionnite véritable. **Rien que pour vos Yeux** sera une agréable surprise avant le cartoonesque **Octopussy**.

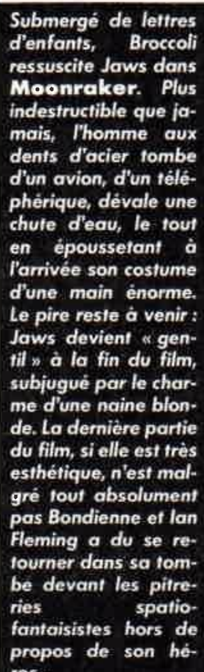
Produit par Albert Broccoli. Mise en scène : Lewis Gilbert. Scénario : Christopher Wood. Musique : John Barry. Chanson générique interprétée par Shirley Bassey. Décors : Ken Adam. SFX : Derek Meddings. Monteur : John Glen. Générique : Maurice Binder.
AVEC : Roger Moore (James Bond), Lois Chiles (Holly Goodhead), Michael Lonsdale (Hugo Dax), Richard Kiel (Jaws), Corinne Cléry (Corinne Dufour), Walter Gotel (Général Gogol).


De gauche à droite : « Cubby » Broccoli, Roger Moore, Lois Chiles et Lewis Gilbert, le réalisateur du film.








Submergé de lettres d'enfants, Broccoli ressuscite Jaws dans Moonraker. Plus indestructible que jamais, l'homme aux dents d'acier tombe d'un avion, d'un téléphérique, dévale une chute d'eau, le tout en époussetant à l'arrivée son costume d'une main énorme. Le pire reste à venir : Jaws devient « gentil » à la fin du film, subjugué par le charme d'une naine blonde. La dernière partie du film, si elle est très esthétique, n'est malgré tout absolument pas Bondienne et Ian Fleming a du se retourner dans sa tombe devant les pitreries spatio-fantaisistes hors de propos de son héros...



La base d'Hugo Drax, conçue dans les studios d'Epinay par Ken Adams, « le seul décorateur au monde qui pourrait transformer le château de Versailles en flipper ».

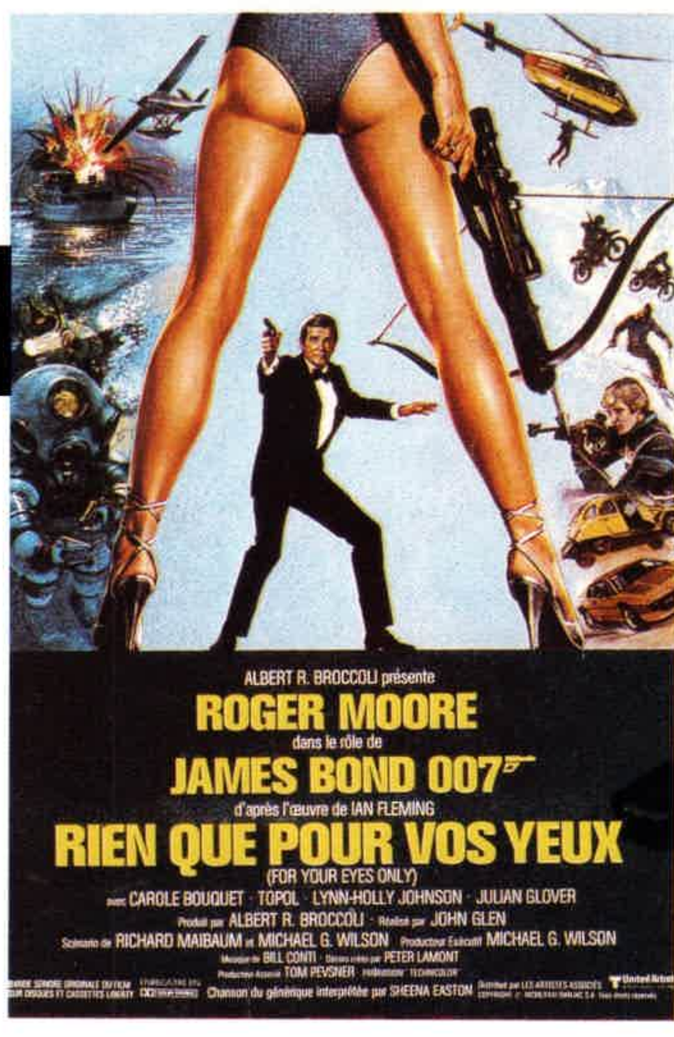


IAN FLEMING'S «FOR YOUR EYES ONLY»

1981

RIEN QUE POUR VOS YEUX

L'année 1981 est une bonne année pour les fanatiques du James Bond original, celui qui n'hésite pas à utiliser sa licence de tuer dans des missions noires comme l'encre. Le premier Bond de John Glen est un revigorant saut dans le temps, propulsant 007 au cœur d'une double intrigue de vengeance et d'espionnage pur ; s'il reste malgré tout évident que le « vrai » Bond était Sean Connery, il faut reconnaître à Roger Moore une vivacité à laquelle il avait peu habitué son public...



Rien que pour vos Yeux arrive comme une bouffée de fraîcheur après les turpitudes ridicu-lo-spatiales de **Moonraker**. La direction du film est la même que celle de **L'Espion qui m'Aimait** : un retour au bon vieux suspense musclé. Inspiré de deux scripts-pilote de la mythique série TV **Commander Jamaïca**, celui de **Rien que pour vos yeux** offre l'occasion trop rare de voir Moore courir, sauter des murs, escalader des pics rocheux ou encore vider son chargeur sur des assaillants sans la moindre « bonne ligne ». Le script original de Maibaum était encore plus violent, plus dur, mais Moore insista pour que son rôle soit « adouci ». On peut imaginer les délices du premier script en voyant le film qui, même « remanié », plonge James Bond dans univers de sexe et de violence qu'il tendait un peu à déserter au profit de Barnum. Double intrigue (comme dans **Bons Baisers de Russie**) : une course à l'Objet Très Secret entre espions multicartes et l'exécution d'une vengeance. Carole Bouquet est le clou du spectacle, imprégnant le personnage de Melina Haven-





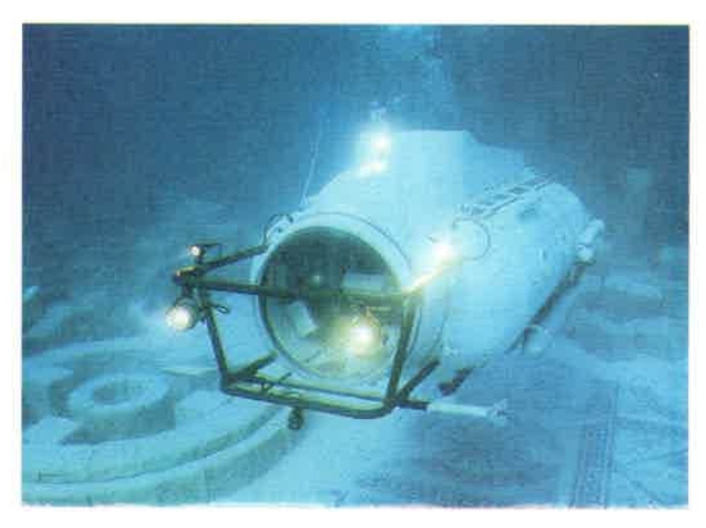
lock d'une pincée de souffre qui attirera 007 comme un aimant ; clin d'œil à Tilly Soames et à Domino, elle exécute scientifiquement les meurtriers de ses parents à l'aide d'une arbalète, semant la mort quand 007 ne s'en charge pas. C'est le premier Bond de John Glen en tant que réalisateur ; responsable de la seconde équipe sur **Au Service Secret de Sa Majesté** et du somptueux pré-générique de **L'Espion qui m'Aimait**, Glen avait commencé sa carrière en tant que réalisateur de séries TV (**Destination Danger, L'Homme à la Valise**) et les failles du film ne viennent sûrement pas de mise en scène impeccable.



Tourné exclusivement en extérieurs, privé des décors luisants de Ken Adam, **Rien que pour vos Yeux** est une sorte de dépliant touristique jonché de pièges mortels. Nouvelle ressemblance avec **Bons Baisiers de Russie** : l'opposition Colombo (Topol) - Krisatos (Julien Glover), le personnage de Colombo évoquant celui de Kerim Bay de façon frappante ; comme dans **Au Service Secret de Sa Majesté**, Bond s'allie à un ennemi potentiel pour arriver à ses fins : récupérer l'Objet Secret et démanteler le réseau des traîtres. La prise du monastère est une étonnante succession de cascades parfaitement intégrées au scénario et l'ultra-violence de certaines scènes donne à Roger Moore l'occasion de prouver sa capacité à s'en tirer autrement qu'à l'aide d'un bon mot, retrouvant le « Connery Touch » dans des scènes sentant bon la cordite. Le temps des girls-objets est fini et si Carole Bouquet tombe dans les bras du beau Roger à la fin de la dernière bobine, sacrifiant à la tradition, c'est malgré tout elle qui l'aura sauvé des griffes des tueurs à la pointe de ses carreaux. Le film est également un tournant à un autre titre : Bernard Lee est mort et le « M » original disparaît avec lui. Moneypenny commence à donner des signes de faiblesse et c'est « Q » qui tiendra plus ou moins le rôle de coordinateur des missions de Bond, allant dans **Octopussy** jusqu'à le secourir en montgolfière. La licence de filmer de John Glen sera renouvelée pour **Octopussy** où la formule restera sensiblement la même, avec l'obsession du spectaculaire en plus...

Produit par Albert Broccoli. Mise en scène : John Glen. Scénario : Richard Maibaum. Musique : Bill Conti. Chanson générique interprétée par Sheena Easton. Générique : Maurice Binder. Décors : Peter Lamont. SFX : Derek Meddings. Monteur : John Grover.
AVEC : Roger Moore (James Bond), Carole Bouquet (Melina Havelock), Topol (Columbo), Julian Glover (Krisatos), Lynn-Holly Johnson (Bibi), Jill Bennett (Jacoba Brink), Michael Gothard (Locque).

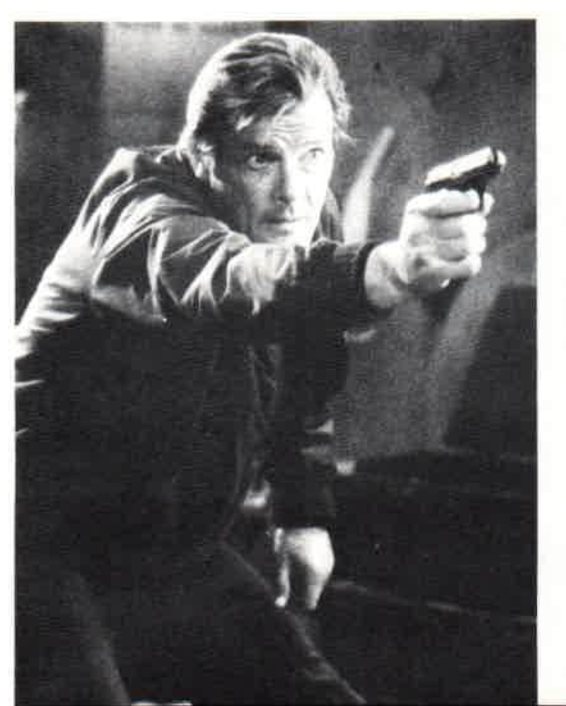








Rien que pour vos Yeux *est un thriller pur, à l'opposé de* **Moonraker**. *Retour à la conception de Fleming du « roman d'angoisse », c'est le premier Bond dirigé par John Glen : « ...J'espère qu'on y retrouvera l'ambiance de* **Bons aisiers de Russie**. *Il n'y a aucun élément de science-fiction dans le film, il est axé sur les personnages et leurs motivations. Et Carole Bouquet est le véritable centre d'intérêt de l'histoire, pourchassant les assassins de ses parents avec l'aide de 007... J'espère que j'aurai l'occasion de tourner d'autres Bond : j'adore ça !!! ».*





James n'a pas été sage : il est privé de gadgets. Pas question de sortir un fume-cigarette/lance-grappin ni de déclencher un réacteur dorsal : Bond doit s'en sortir tout seul. Pour John Glen, « ... dans Moonraker, on était allés très loin dans la folie des gadgets ; **Rien que pour vos yeux** *est différent : c'est un film qui concerne des* **personnages** *».*

IAN FLEMING'S

OCTOPUSSY

1983

OCTOPUSSY

Tueurs au couteau, thugs assoiffés de sang, prince hindou amateur de chasse au Bond : 007 a des problèmes. Poursuivi, battu, il traverse le film à la vitesse d'une balle de 9 mm. blindée. Dirigé de main d'orfèvre par John Glen, ***Octopussy*** *n'est sûrement pas le meilleur film de la série mais c'est le plus mouvementé depuis* ***Au Service Secret de Sa Majesté****. Moins d'humour et plus d'action : le cocktail est presque parfait. Mais le spectacle, lui, est total...*

Le Meilleur des Bond !

ALBERT R. BROCCOLI présente

ROGER MOORE dans l'œuvre de IAN FLEMING JAMES BOND 007 dans

OCTOPUSSY

avec MAUD ADAMS, LOUIS JOURDAN, KRISTINA WAYBORN, KABIR BEDI, VIJAY AMRITRAJ

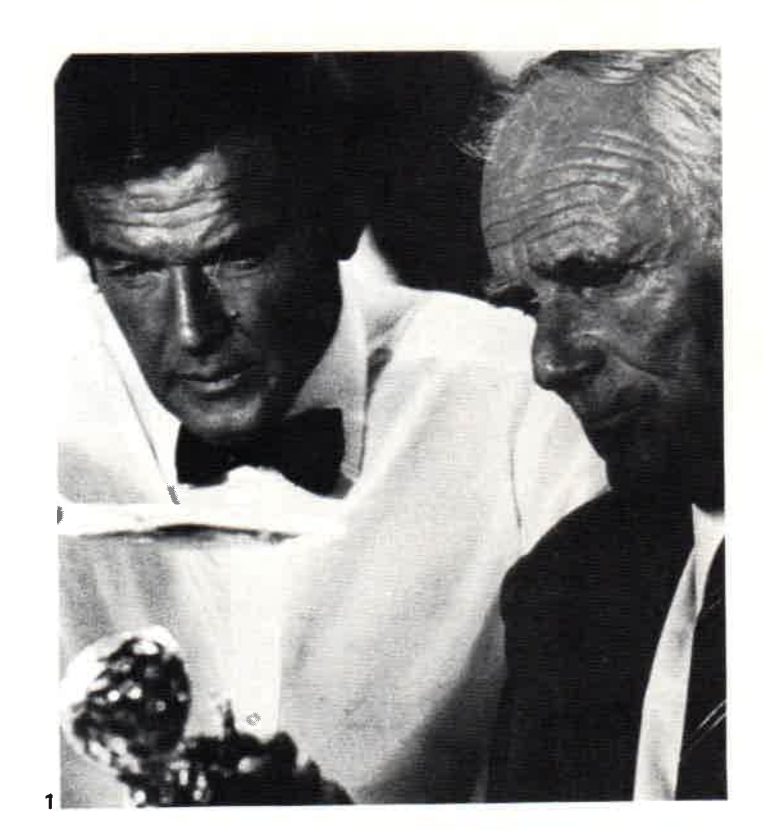
007 Face à la concurrence du « film-pirate » de la série, **Jamais plus Jamais**, le treizième James produit par « Cubby » Broccoli est un hommage vibrant aux « cliffhangers » des années 1930. Dernier des Bond à utiliser le titre d'un roman ou d'une nouvelle de Ian Fleming, **Octopussy** donne une bonne leçon à Roger Moore qui souhaitait « adoucir » son personnage. Poursuvi, battu, poignardé, victime des vilainies d'une horde de tueurs prêts à tout pour l'abattre, il ressuscite l'esprit qui animait **Raoul et Gaston** ou les exploits de l'agent secret **X-9**. De Londres à Berlin, via les Indes profondes et mystérieuses, 007 doit déjouer les plans d'un général soviétique halluciné dont le seul but est la guerre mondiale. Alors qu'il s'empêtrait dans des scrips idiots, combattant des dealers internationaux ou récupérant des navettes spatiales qui n'intéressaient personne, James Bond redevient ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : un espion. Le script de George « **Flash** » McDonald Fraser le confronte à une cohorte d'ennemis comme on aimerait en voir plus souvent : ju-





Maud Adams : après Martine Beswick, la seule « 007 Girl » à revenir dans un Bond.

meaux psychopathes et lanceurs de couteaux (les rôles devaient être confiés aux frères Bogdanoff qui, pour une raison étrange, le refusèrent), prince Hindou amateur de chasse au gros gibier et d'yeux de moutons crus (Louis Jourdan, jouissif Kamal Kahn), général soviétique rouge sang, secte de thugs armés de garrots et de scies-YoYo... Plus d'une fois, on a l'impression d'être plongé dans un Tintin « Hard » ou, plus précisément, dans un épisode-culte de **The man from U.N.C.L.E.** Le personnage d'Octopussy donne au tout une saveur corsée ; si elle n'est pas loin de rappeler les aventurières musclées des avantures du Fantôme du Bengale, elle est surtout l'occasion des plus belles scènes du film : l'attaque de la forteresse de Kamal Kahn et surtout la rencontre avec 007, savoureuse si l'on a lu la nouvelle de Fleming. Octopussy connaît Bond : Quelques années plus tôt, il a offert à son père une issue honorable, le suicide, au lieu de le livrer aux autorités britanniques comme il aurait pu (et du) le faire. Référence à la nouvelle « Octopussy », parue dans « Playboy », où 007 traquait le major Dexter Smythe, responsable d'un vol d'or durant la Seconde Guerre mondiale. « Au major Dexter Smythe – mon père, dit-elle en levant son verre. J'ai toujours espéré que le Destin nous mettrait face à face, Mr. Bond... » « Pour le venger ? », réplique froidement 007. « Non. Pour vous remercier de lui avoir donné une mort honorable... ». Un régal pour les amateurs. « On peut se permettre beaucoup de choses dans un Bond, mais à quoi est-ce que cela rimerait si on n'y retrouvait aucune trace de l'œuvre de Fleming ?... » déclarait John Glen. » J'ai toujours adoré Bond. Il fait appel à mon côté gamin... Je prends un plaisir enfantin à tourner les scènes d'action d'**Octopussy**, elles relèvent toutes le la fantaisie la plus totale sans avoir le côté ridicule de certains des films précédents. Pas de gadgets, ou presque, Bond s'en sort uniquement à coups de poings ou en tirant sur ses ennemis... » S'il n'est malgré tout pas interdit de regretter les scènes de comédie du film, il faut avouer qu'elles s'incorporent bien au fil de l'histoire ; lorsque Bond arrive en Inde, son « contact » se signale en jouant le « James Bond Theme » à la flûte, occasionnant un sourire en coin de Moore qui semble dire « On vous fait sauter de votre fauteuil, mais ce n'est qu'un film... »


1


2


3


4


5

1) « Q » confie à Bond une réplique parfaite de l'Œuf de Fabergé. 2) « Cubby » Broccoli en compagnie d'un ami. 3) Le sport favori de Kamal Kahn : la chasse au Bond.) Moneypenny et sa nouvelle assistante : Penelope Smallbone. 5) Les « Armes Étranges » sont un des privilèges de la série. Ici : la scie-yoyo d'un thug de Kamal Kahn. Moore, qui souhaitait une fois de plus « adoucir » son personnage, en est pour se frais : il passe les trois quarts du film à jouer la cible humaine, pourchassé par une horde de tueurs surentraînés. **Octopussy** ressemble à un film d'aventures des années 1930, avec prince hindou, thugs et belle aventurière.



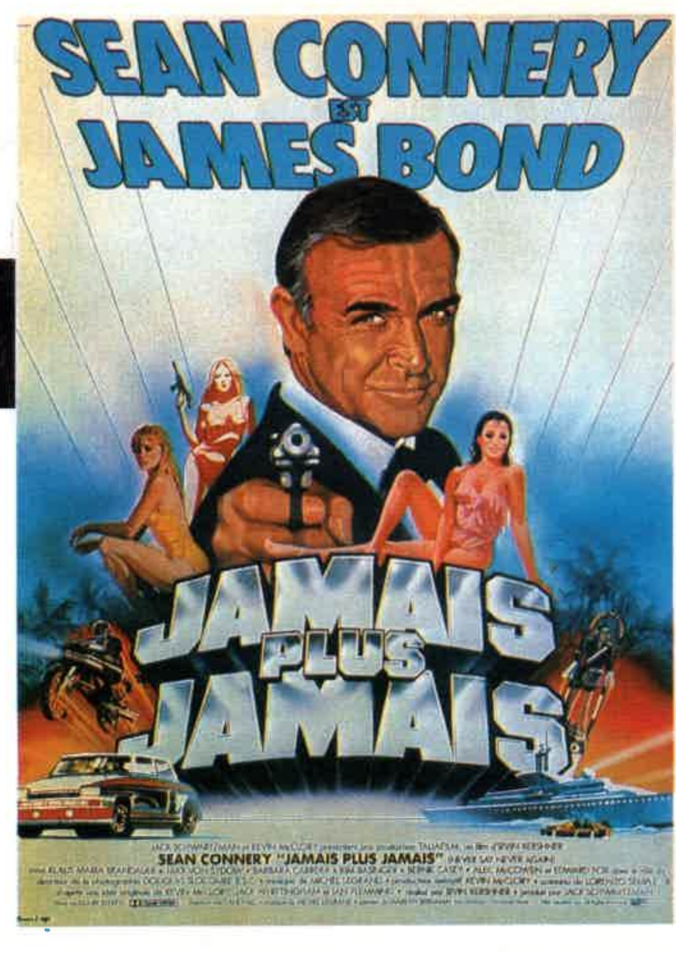
Produit par Albert Broccoli. Mise en scène : John Glen. Scénario de George McDonald Fraser, Richard Maibaum et Michael Wilson. Musique : John Barry. Chanson générique interprétée par Rita Coolidge. Décors : Peter Lamont. Générique : Maurice Binder. SFX : John Richardson. Décors : Jack Stephens. AVEC : Roger Moore (James Bond), Maud Adams (Octopussy), Louis Jourdan (Kamal Kahn), Kristina Wayborn (Magda), Kabir Bedi (Gobinda), Robert Brown (« M »),Tina Hudson (Bianca).



1983

JAMAIS PLUS JAMAIS

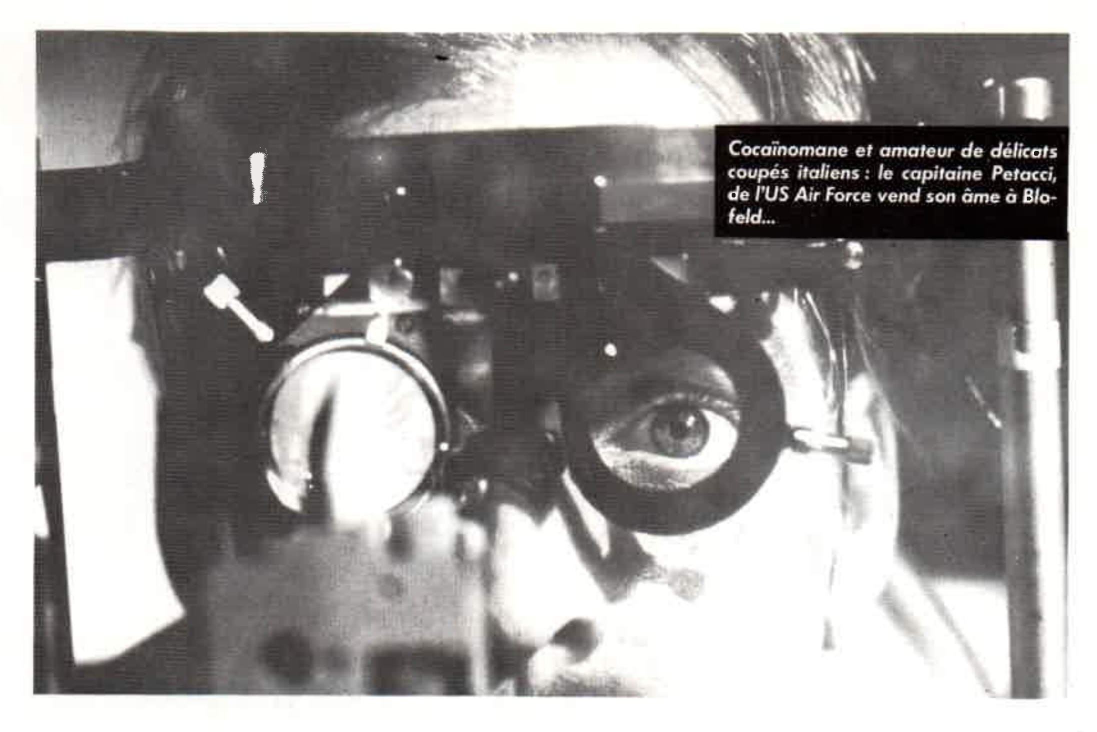
*A la fin du tournage des **Diamants...**, Sean Connery déclarait qu'on ne l'y reprendrait plus. O joie, l'excellent Ecossais n'a pas de parole et le **vrai** Bond revient (sorry, Roger), accompagné de l'inévitable et et très méchant Ernst Stavro Blofeld. Face à 007 : le S.P.E.C.T.R.E. et ses agents de destruction. Avec lui : Domino et un Walther PPK. Comme le précisait Jack Schwartzman, le producteur du film : « Bond ne **revient** pas. Bond est là. Il n'est **jamais** parti... »*



007 « Cubby » Broccoli n'est pas content. Kevin McClory, auquel une décision de justice avait attribué l'autorisation d'utiliser le script d'**Opération Tonnerre** pour en faire un remake à la seule condition qu'il attende dix ans à compter de la sortie du film, met sa menace à éxécution. Dès 1975, il s'adjoint l'aide de Len « **Ipcress File** » Deighton et projette le tournage de **James Bond of the Secret Service**. Echec. Nouveau projet: **Warhead**, supervisé par Connery en personne et, éventuellement, mis en scène par lui. Nouvel échec. Il faut attendre l'intervention de Jack Schwartzman, avocat spécialisé dans les affaires artistiques, pour que le projet-fétiche de McClory prenne corps. Schwartzman obtient l'accord définitif de Sean Connery et vend le film à la Warner, s'assurant de sa distribution aux USA (marché essentiel à la réussite financière d'un film). Irvin Kershner dirige le tournage, s'appuyant sur le scénario de Lorenzo Semple, Jr. (**King Kong, Batman, Flash Gordon, Papillon**). « Quand j'ai accepté de faire le film, dit Connery, il était évident pour tous que je me retirerais si on ne faisait pas un film de qualité. Si il avait fallu sacrifier la qualité à la rapidité de tournage, je serais purement et simplement rentré chez moi ». Si **Jamais plus Jamais** est un remake, il est de qualité sans aucun doute. Le péril nucléaire étant plus à la mode que jamais, une histoire de détournement d'ogives atomiques ne peut en aucun cas sembler rin-



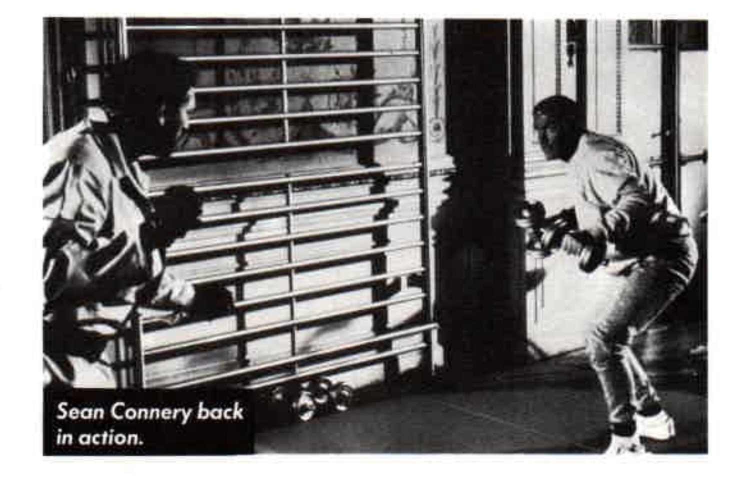
garde. A 54 ans, Connery est en pleine forme et, s'il accepte de raser sa moustache et de porter une perruque, il est hors de question pour lui de camoufler ses tatouages. Le public qui scandait en 1967 « Sean Connery **est** James Bond » doit l'accepter maintenant tel qu'il est. « Je n'ai pas essayé de jouer Bond comme un homme plus vieux, et l'âge n'a aucune importance : seul compte l'esprit dans lequel on travaille ». Expédié au début du film en clinique de repos pour éliminer les « agents subversifs » qui envahissent son puissant métabolisme, 007 court après les ennuis. La première scène d'action du film, terriblement Bondienne, est une habile variation de celle du « chevalet » d'**Opération Tonnerre;** Bond doit faire face à un colosse du S.P.E.C.T.R.E., expédié sur une place pour l'éliminer. Comme dans **Outland** (hommage ?), Connery traverse la clinique sous les coups du monstre aux gants noirs avant de l'occire. Que serait un Bond sans beautés mortelles ? Barbara Carrera (**L'Ile du Dr. Moreau, I, the Jury, Massada**) reprend le rôle de Lucianna Paluzzi avec une aisance déconcertante. Sadique, efficace et belle, elle traverse le film comme une traînée de poudre avant de mourir des mains de 007. **Jamais plus Jamais** n'étant pas un Bond « officiel », le « James Bond Theme » en est absent, ainsi que le générique de Binder et la « famille » habituelle des Services Secrets. Le rôle de « M » est tenu par Edward « **Chacal**» Fox, et « Q » devient un petit homme vêtu d'une blouse grise et perpétuellement enrhumé, Algernon (Algernon !). Mais l'avantage le plus colossal du film est de retrouver Blofeld, cette fois sous les traits du très impavide Max von Sydow. Le chef du S.P.E.C.T.R.E. prend une dimension nouvelle, celle d'un monsieur très calme et très poli à la tête d'une entreprise un peu particulière certes, mais fonctionnant comme une société réelle: réunion des membres, exposés de budget... « Sur le marché de la mort, S.P.E.C.T.R.E. est impartial », dit-il avant d'ordonner le début de l'opération « Larmes d'Allah ». Son agent de mort, Largo (Klaus Maria Bzardaner), est sûrement beaucoup plus crédible que ne l'était Adolfo Celli dans **Opération Tonnerre**, et Domino (Kim Basinger) est cette fois blonde comme les blés. Connery est étonnant de dynamisme, et on peut comprendre les sueurs froides de Broccoli... Que pensera le public de Moore après avoir retrouvé le Bond « original » ? La réponse est un peu triste : il s'en moque totalement. Les deux films ne se gênent pas, **Octopussy** est un succès



Cocaïnomane et amateur de délicats coupés italiens : le capitaine Petacci, de l'US Air Force vend son âme à Blofeld...







Sean Connery back in action.





Après avoir « échoué » dans une mission-test, 007 est expédié en clinique de repos pour éliminer les « agents subversifs » : cigarettes et vodka-martinis (secouées, non agitées). Revigoré par un titanesque duel avec une colosse barbu du S.P.E.C.T.R.E., Bond repart sur la piste de Blofeld...

énorme. Les deux Bond, loin de se faire la guerre, se promotionnent mutuellement et McClory a déjà une idée en tête : une série TV dérivée de Bond : **S.P.E.C-.T.R.E.** Un nouveau retour de Connery ? peu probable... mais souhaitable.

Produit par Jack Schwartzman. Producteur exécutif : Kevin McClory. Mise en scène : Irvin Kershner. Scénario : Lorenzo Semple, Jr. d'après une idée originale de Kevin McClory, Jack Wittingham et Ian Fleming. Musique : Michel Legrand. Chanson générique interprétée par Lani Hall. Décors : Stephen Grimes. SFX : Ian Wingrove. Scènes sous-marines : Ricou Browning.
AVEC : Sean Connery (James Bond) ; Klaus Maria Brandauer (Largo) ; Max von Sydow (Blofeld) ; Barbara Carrera (Fatima Blush) ; Kim Basinger (Domino) ; Bernie Casey (Leiter) ; Edward Fox (« M ») ; Alec McCowen (Algernon).

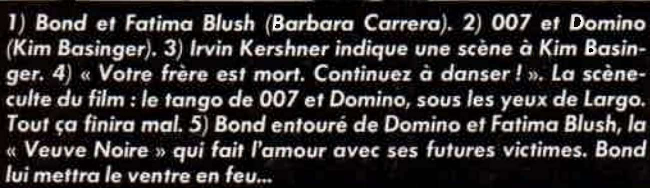

1

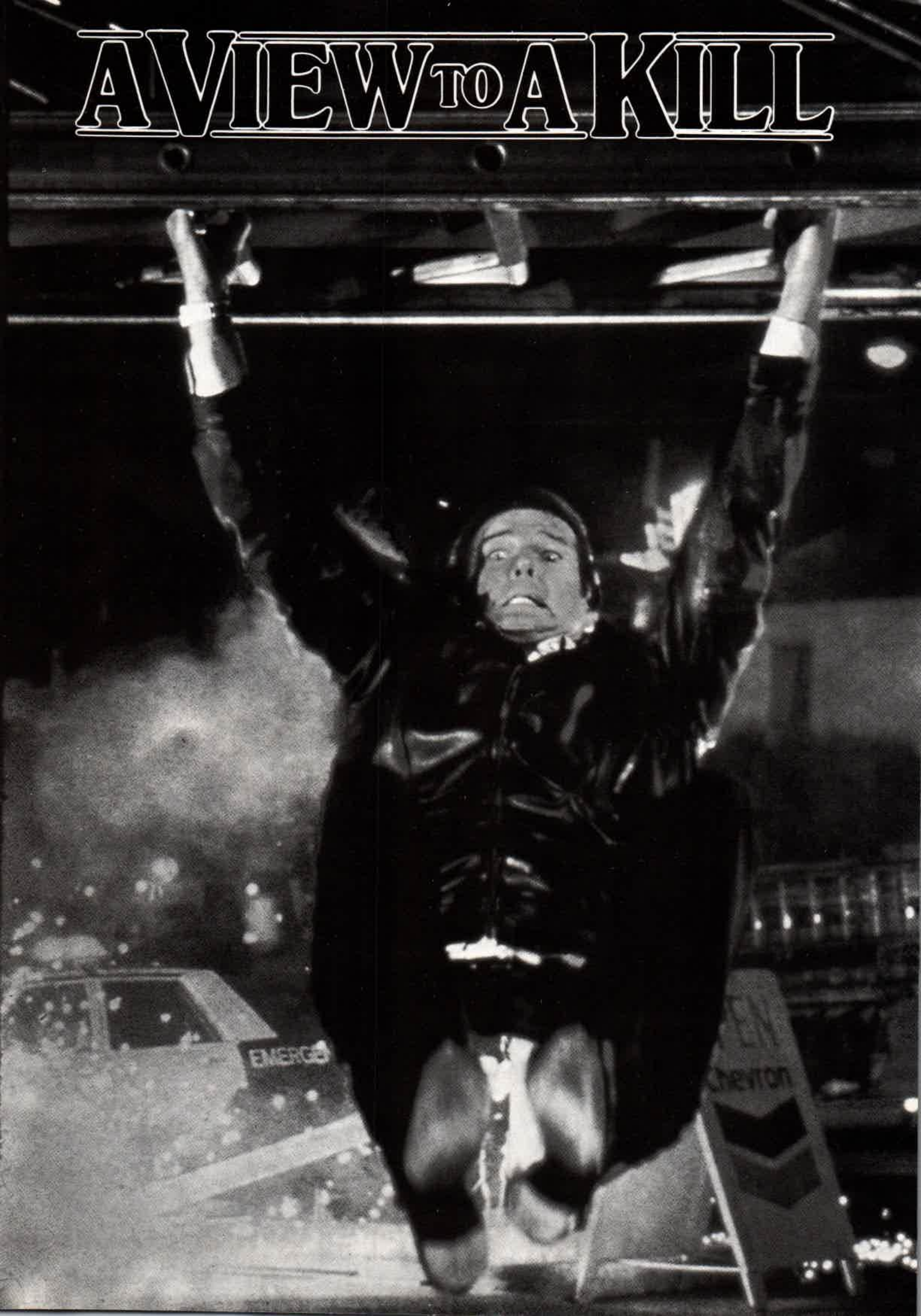

2


3


4


5


1) Bond et Fatima Blush (Barbara Carrera). 2) 007 et Domino (Kim Basinger). 3) Irvin Kershner indique une scène à Kim Basinger. 4) « Votre frère est mort. Continuez à danser ! ». La scène-culte du film : le tango de 007 et Domino, sous les yeux de Largo. Tout ça finira mal. 5) Bond entouré de Domino et Fatima Blush, la « Veuve Noire » qui fait l'amour avec ses futures victimes. Bond lui mettra le ventre en feu...


A VIEW TO A KILL

LE PLATEAU 007



Ici, mobilisés pour la mine d'argent, base de Zorin. Tout cela finira en fumée.

Le mercredi 27 juin 1984, le célèbre « Plateau 007 » des studios de Pinewood prend feu lors du tournage de **Legend**, le nouveau film de Ridley Scott. Le lundi 7 juin 1985, il est reconstruit et rebaptisé « Plateau R. Broccoli » sur une idée d'un exécutif des studios, Cyril Howard. Il avait été conçu à l'origine en 1976 à l'occasion du tournage de l'**Espion qui m'Aimait** pour figurer l'intérieur du super-pétrolier de l'affreux Stromberg. Sa reconstruction coûta un million et demi de Livres Sterling et c'est là que furent tournées les scènes de **Dangereusement Vôtre** se déroulant dans la mine d'argent de Zorin.

ENTRETIEN

Dangereusement Vôtre a été tourné en Islande, en Suisse, à Paris, au château de Chantilly et à San Francisco. C'est le troisième Bond mis en scène par John Glen, responsable de la « nouvelle » orientation de la série.

QUESTION : Est-ce devenu un travail de routine ?

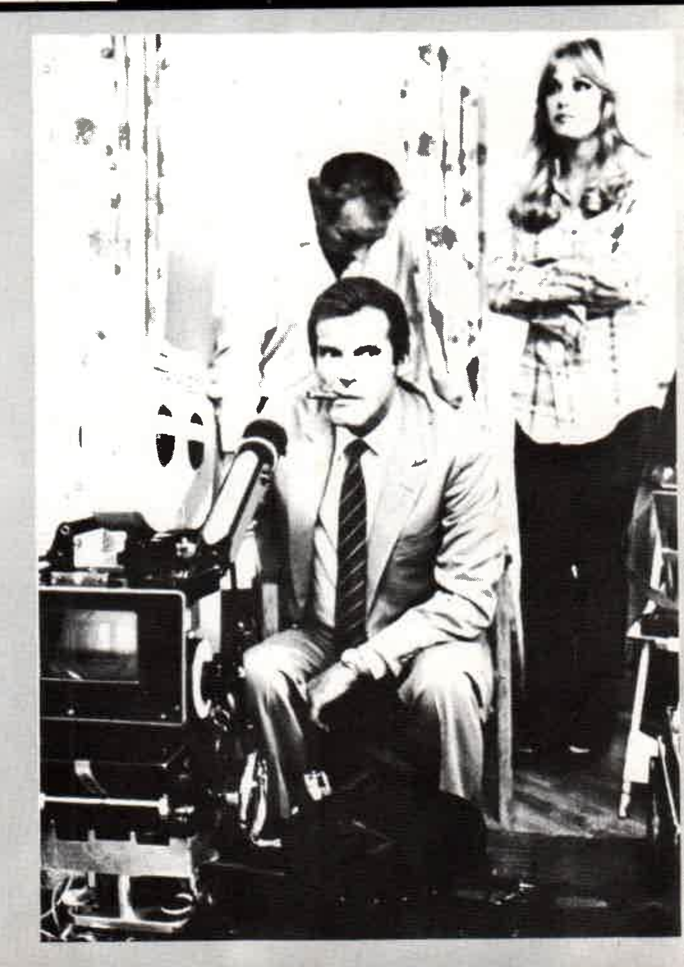
John Glen : Pas une seconde ! Les Bond marchent bien parce le public sait qu'il aura son compte d'action et de dépaysement. Pourtant, **Dangereusement Vôtre** va surprendre : nous avons cette fois une histoire excessivement solide, un authentique « thriller », et nous restons sur terre (allusion à **Moonraker** !). Les « puces électroniques » sont connues de tous, et cela donne au scrip une orientation plus réaliste. « Truster » ce marché serait une catastrophe mondiale, au même titre que la suppression de Sillicon Valley. Même les Russes sont contre le projet de Zorin !

Q. : Vous avez une formation de monteur, et c'est évident dans le film...

ROGER MOORE

C'est le septième « Bond » de Roger Moore.
Fils d'un policier londonien, Moore quitte rapidement l'école pour travailler aux Publicity Picture Production. Pour 3 Livres Sterling et 50 Pences par semaine, il est plutôt engagé comme garçon de courses que comme dessinateur... Le jour fatidique où il oublie de préparer le thé de ses collègues, il est renvoyé. On lui suggère alors de faire de la figuration, et il débute aux côtés de Stewart Granger dans **César et Cléopâtre.** « L'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit, mais elle m'a séduit. J'ai très vite apprécié ce travail, et, un beau jour, une voiture s'arrête à ma hauteur. La vitre se baisse et la tête de Brian Desmond Hurst en jaillit : « Ça vous plairait d'être acteur ? » J'ai alors suivi les cours de la Royal Academy of Dramatic Arts et j'ai trouvé ma vraie vocation... ». Mais la carrière d'acteur n'est pas une des plus rapides, et Moore stagne dans des rôles peu passionnants. En 1956, il tourne sa pre-





JOHN GLEN

J. G. : C'est primordial. Le public n'accepte plus les longueurs. C'est par leur absence de rythme que certains films vieillissent mal. Dans un Bond, vous ne verrez jamais une scène de plus de trois minutes...

Q. : *Aimeriez-vous tourner un film intimiste, un huis clos exclusivement psychologique ?*

J. G. : Non. Je préfère consolider ma position d'« amuseur » ; ce n'est que mon troisième film en tant que réalisateur et je dois maintenir mon standing !

Q. : *Est-ce une agréable sensation d'être à la tête d'une entreprise de plusieurs millions de dollars ?*

J. G. : On fait de son mieux pour les dépenser intelligemment. Il n'y a pas de tricheries dans les Bond et chaque « cent » investi est sur l'écran.

Q. : *Allez-vous diriger un quatrième James Bond ?*

J. G. : Et un cinquième ! Je ne m'en lasserai pas de sitôt...

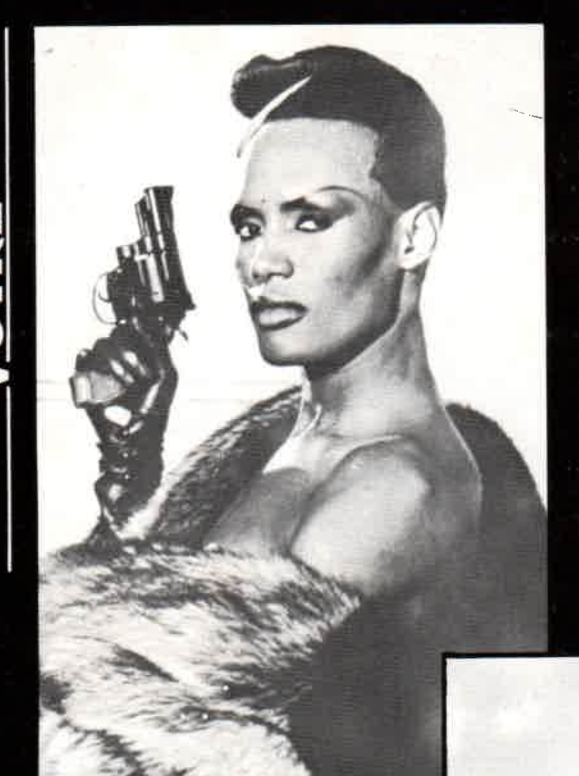


John Glen, Roger Moore, « Cubby » Broccoli, et Christopher Walken. Que peuvent-ils bien se raconter ? Ci-contre : Tibbett (Patrick MacNee), trop vite éliminé par la dangereuse May Day.



mière série TV : **Ivanohé.** C'est le début du succès. « La série est rapidement devenue un hit. J'étais enfin célèbre, mais j'ai rapidement senti qu'on allait m'enfermer dans ce genre de personnages. Leslie Charteris avait créé **Le Saint,** et j'ai tenté d'acheter les droits du personnage. Fiasco ! ».
En 1959, Roger Moore, prêt à tout pour échapper à **Ivanohé,** signe pour deux séries TV américaines : **The Alaskans** et **Maverick.** De retour en Europe, des dizaines de propositions l'attendent. Il rencontre celle qui est encore aujourd'hui sa femme, Luisa Mattioli, alors qu'il tourne en Italie **L'enlèvement des Sabines.** « Aussi idiot que cela paraisse, j'en suis tombé amoureux instantanément ! »
Lors d'un voyage à Venise, Moore reçoit un coup de téléphone de son agent : « Le producteur Sir Lew Grade a obtenu pour toi les droits du **Saint** ! Tu es engagé... » La série durera sept ans et sera vendue dans 80 pays.
En 1971, Sir Lew Grade lui propose une nouvelle série TV : **The Persuaders !** (Amicalement Vôtre). « En fait, il me l'a imposée ! Il l'avait déjà vendue en précisant que j'y serai le partenaire de Tony Curtis. Malgré la promesse d'abandonner la TV pour me consacrer au cinéma, j'ai accepté... ». Au bout de deux ans, Moore est intraitable : il quitte Lord Brett Sinclair.
En 1973, il reprend le rôle de l'agent secret le plus smart de l'univers : James Bond 007, poste laissé vacant par son ami Sean Connery. Certains ne s'en sont d'ailleurs toujours pas remis...
« Cela faisait sept années que j'étais une « TV-Star » sans autre avenir. D'**Ivanohé** à **Amicalement Vôtre,** j'ai toujours tenu des rôles de boy-scout. Celui de 007 ne m'a guère changé ! Pourtant, je savais que j'étais incapable de jouer Bond de la même manière que Sean et qu'il m'était impossible d'être le tueur cynique qu'il incarnait si bien. J'ai donc essayé d'**insuffler** mon propre humour au personnage, incapable d'avoir l'attitude méprisante de Sean vis-à-vis de femmes dans son interprétation de 007 (Ndlr : Ah ?). Ce qui me posa d'ailleurs des problèmes dans l'**Homme au Pistolet d'Or** où je cassai presque le bras de la pauvre Maud Adams... Selon moi, je ne devais pas aller aussi loin. Mes deux premiers Bond étaient « expérimentaux » et la bonne formule fut trouvée à partir de l'**Espion qui m'Aimait.** Du moins, je l'espère... Mais le succès des Bond n'a rien à voir avec moi et le personnage survivrait à un changement d'interprète. Du moins, je le souhaite pour « Cubby » Broccoli ! ».
Moore sera-t-il encore 007 dans le prochain Bond (au titre d'ailleurs non déterminé ?).
« Pourquoi pas ? Je dis toujours que c'est le dernier, et je mens si bien. De toute manière, ils ont intérêt à me garder. Je suis tellement bon marché ! ».
Les projets de Moore : produire un film du **Saint,** dont il a enfin pu obtenir les droits »... mais je ne **jouerai pas** Simon Templar ! », précise-t-il. De plus, il souhaite fonder une compagnie de production avec ses vieux complices Sean Connery et Michael Caine.
Il a déjà l'un des éléments essentiels de la panoplie : l'éternel cigare.





L'HISTOIRE

L'agent 003 est abattu alors qu'il vient de voler une puce électronique dans un centre de recherches soviétique. James Bond récupère la puce sur le cadavre avant de prendre la fuite, poursuivi par une horde de Rouges...
De retour à Londres, 007 se rend au bureau de « M (Robert Brown), où l'attendent le ministre de la Défense (Geoffrey Keen) et « Q » (Desmond Llewelyn). « Q » démontre alors que la puce volée par Bond aux Rouges est identique au dernier cri britannique en matière micro-informatique : alors qu'une explosion nucléaire rendrait inopérants tous les systèmes de défense existants, elle y résisterait. Le fait que l'URSS détienne ce secret prouve la présence d'une « taupe » au sein des équipes de recherches britanniques... Tout porte à croire que Max Zorin (Christopher Walken), industriel richissime et ouvertement anti-communiste, soit responsable de ces fuites. Multi-milliardaire grâce à l'Or Noir, recyclé dans l'électronique, Zorin est également un des plus importants éleveurs de chevaux du monde. Il possède de magnifiques haras près de Paris. Fait étrange : ses chevaux gagnent systématiquement toutes les courses auxquelles ils participent...
Accompagné de son assistante-garde du corps May Day (Grace Jones), Zorin se rend au champ de courses d'Ascot (Grande-Bretagne), où ses couleurs remportent une fois de plus la victoire. « M », Bond et Moneypenny sont également présents, et 007 rencontre Tibbett (Patrick McNee), entraîneur au service des Renseignements britanniques. Tibbett apprend à Bond que le Jockey-Club a engagé un détective privé, Aubergine (Jean Rougerie) afin de mener une enquête sur les activités de Zorin. James Bond se rend à Paris où il rencontre le privé français au sommet de la Tour Eiffel. Aubergine est exécuté avant d'avoir pu se confier et Bond frôle la mort de près lorsqu'il se lance à la poursuite du mystérieux tueur habillé de noir.

Quelque temps plus tard, une somptueuse Rolls-Royce arrive au haras de Zorin lors d'une vente de chevaux. Tibbett se dissimule sous l'identité du chauffeur de Sir James St. John-Smythe, en fait 007. Pour les hommes de main de Zorin, Bond n'est qu'un invité de plus et les deux agents secrets peuvent fouiner en toute liberté. Ils découvrent bientôt que le haras cache une usine clandestine de « puces » et que le cheval-champion de Zorin est dopé d'une manière assez spéciale...
Mais Zorin n'est pas dupe : May Day a reconnu Bond. Elle assassine Tibbett et manque Bond de peu. Lors de la réception, 007 a fait la connaissance de Stacey Sutton (Tanya Roberts). Il l'a vue accepter un chèque de 5 millions de dollars des mains de Zorin, et il la retrouve maintenant employée au service géologique de la ville de San Francisco.
Assisté d'un agent de la CIA, Chuck Lee (David Yip), Bond découvre le plan de Zorin : détruire Silicon Valley, le royaume américain de l'électronique, afin de conquérir le marché mondial. Son plan est simple et mortel : il veut noyer la vallée grâce à un système de pipe-lines. La Californie étant une zone à haut risque sismique, on parlerait de cataclysme naturel et il serait le magnat universel de l'électronique...
Mais c'est compter sans James Bond (qui serait d'ailleurs fâché que l'on raconte la fin du film...).



De haut en bas : May Day (Grace Jones) ; elle maîtrise aussi bien les armes que les hommes. Max Zorin (Christopher Walken). Il veut la peau de Bond. Stacey Sutton (Tanya Roberts). Elle peut aussi, à l'occasion, jouer du revolver.


LE MENSUEL DU HARD ROCK
ENFER
Mag
Z.Z. TOP - Interview exclusive
DIO
FRANCE FESTIVAL
KISS STORY Vol. I
DEEP PURPLE
M-1564-28-15 F
N°28
SEPTEMBRE
1985 Mensuel
FRANCE 15 F
Belgique 100 FB
Suisse 6 FS - Canada $2,50

LE TOURNAGE

San Francisco. Le Fisherman's Wharf. Impassible, Roger Moore se promène sur le quai sous les regards concupiscents des touristes massés derrière les projecteurs. « Je ne sais pas comment il fait, dit David Yip qui tient le rôle de Chuck Lee. Tout le monde est sous pression, mais Roger a l'air de s'en moquer totalement et a un bon mot pour tout le monde... Et pourtant, il lui est impossible d'avoir cinq minutes de tranquillité ! ». « C'est le côté facile du job. Le plus dur, c'est de **jouer** ! », rétorque l'impassible Roger. John Glen, aussi imperturbable que sa star, déclare à propos du final du film : « C'est ce qu'on a fait de mieux dans un Bond jusqu'à présent. » Qu'il suffise de savoir que Bond est accroché au sommet du pont du Golden Gate, poursuivi par un dirigeable excessivement soucieux de l'abattre...

La ville de San Francisco exigea que la production prenne une assurance de 100 millions de dollars en cas d'accident lors du tournage d'une autre scène-choc du film, celle où Bond fuit la police de la ville à bord d'un camion de pompiers. « Si vous regardez bien le camion, vous verrez qu'il est « photogénique » sous n'importe quel angle. Notre souci premier, dans un Bond, est d'offrir du SPECTACLE. Et cette poursuite répond à la définition du mot, croyez-moi sur parole ! ».

Avec un budget de 30 millions de dollars, **Dangereusement Vôtre** est le plus ambitieux des épisodes de la série. Mais sûrement pas le plus crédible. « Nous ne **voulons pas** être crédibles, explique Michael Wilson, co-scéraniste et producteur du film. On ne le sera jamais, et c'est le dernier de nos soucis. Par contre, le déroulement de l'histoire se doit d'être logique sous peine de perdre tout intérêt ».

Christopher Walken, décoloré pour les besoins du film, donne à Zorin tout son talent. Pourtant, le rôle a d'abord été proposé à David Bowie qui le refusa : « C'est sûrement une expérience passionnante pour un acteur, déclarait-il à **Rolling Stone**. Mais pour un chanteur, c'est plutôt un numéro de clown. J'ai refusé, je n'avais pas envie de passer trois mois à admirer ma doublure tomber des falaises... ». Pourtant, une autre rock-star accepta de tourner dans **Dangereusement Vôtre** : Grace Jones. C'est Barbara Bach qui nous suggéra de l'employer alors que nous tournions l'**Espion qui m'Aimait**. Grace est tellement... électrique ! ! ! » C'est Grace Jones qui aurait dû tenir le rôle d'**Octopussy**, mais elle était en tournée et c'était impossible. Le rôle de May Day a été écrit pour elle dès le départ, sa performance dans **Conan le Destructeur** ayant beaucoup impressionné « Cubby »..., précise Michael Wilson. La « déesse Noire » déclarait : « J'ai tout de suite adoré mon rôle ! De plus, j'ai toujours été une « James Bond Fan ». Mes préférés sont **Goldfinger** et **Vivre et Laisser Mourir**. »

Mais plus d'un nostalgique écrasera une larme de bonheur en retrouvant Patrick McNee, l'immortel John Steed de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**. « Le monde des espions est tout petit, vous savez. Il était normal que l'on se croise un jour, 007 et moi... ».

Mais la grande nouveauté de **Dangereusement Vôtre** est... une absence. Celle de la tant attendue petite phrase : « La fin de... mais James Bond reviendra dans... ». Le choix du prochain script n'est pas décidé, et le doute reste entier : Roger Moore renouvellera-t-il sa licence de tuer ? Avant le tournage du film, alors qu'il n'avait pas encore donné son accord, on lui cherchait un remplaçant.

Broccoli et Michael Wilson pensèrent à Pierce **Remington Steele** Brosnan, Ian **Le Saint** Ogilvy, Tom **Magnum** Selleck et Mel **Mad Max** Gibson. Mais Moore est revenu. Pour la dernière fois, Michael Wilson estime que « faire un Bond sans Roger est tout à fait envisageable, mais le problème est surtout de savoir ce qu'il en pense, lui ! ».

« Moi ? Je vous trouve indiscret. Vous savez bien que je mens toujours... »





May Day et Stacey Sutton. Ci-dessous : 007 visite Paris. Il ne s'en remettra pas de sitôt.


Girls, etc.
(25 F).





LA CRITIQUE

Dangereusement Vôtre est un peu décevant. Moyens énormes, casting irréprochable, cascades superbes, décors grisants...
Mais alors, que se passe-t-il ? La déception vient des promesses de l'affiche : « James Bond a-t-il **enfin** trouvé un adversaire à sa taille ? ». On se pourlèche les babines, bien décidé à ne pas perdre une miette du titanesque duel entre Grace Jones et James





Bond. Amère désillusion : l'affrontement tant attendu ne vient jamais et, incroyable, May Day « devient gentille », comme Jaws dans **Moonraker.** La thèse du film pour enfants se confirme... Michael Wilson, co-producteur et co-scénariste du film, se défendait de la ressemblance du script avec celui de **Superman** (**Le Film**). Il avait tort. Que vient fabriquer 007 dans ce qui n'est après tout qu'une enquête pour Interpol ? On peut objecter que la crédibilité n'a jamais été le fort des Bond, et que c'est très bien comme çà. Pourtant, il faut malgré tout que le déroulement de l'histoire soit un minimum cohérent, et ce n'est pas le cas ici. On a souvent le sentiment que l'équipe s'est dit « Tiens, et si on faisait ça ? » « OK, on y va ». Sans se préoccuper de le lier au reste de
toire. La poursuite dans San
co, où Bond est accroché
lle de pompiers balla-
certains, persua-
é de la chose.
, **Dangereuse-**
mal construit.
, c'est Moore.
omme constatation, mais ô combien de circonstance. On ne peut pas lui reprocher son âge, mais on peut lui reprocher de ne pas se rendre compte qu'il devrait arrêter. Bond doit être en pleine forme et, si Moore tient debout (il ne faut pas exagérer), il est pénible de se faire constamment jeter des coups de coude dans les côtes, style « Eh, t'as vu !! Il est doublé !! ». Ça n'arrête pas, et c'est très gênant. Sa doublure devrait avoir son nom en gros comme ça sur l'affiche. Mais, trêve de méchancetés. Comme tous les Bond, y compris les moins bons, on a sa dose de « bonnes scènes » ;

Le pré-générique, somptueux et délicieusement Bondien, avec en plus un gag (réussi) est merveilleusement tourné, et les voltiges des skieurs sont tout à fait esthétiques. Toute la scène de la Tour Eiffel, réussie, est pourtant gâchée par cette absurde poursuite en voiture. On se demande si on est tombé par hasard sur le dernier Claude Zidi ou si les scénaristes sont devenus fous.

Côté acteurs, tout va bien ; Christopher Walken devient lassant de perfection, Grace Jones s'en sort comme une déesse. Mais POURQUOI son rôle se termine-t-il de façon aussi stupide ?! Tanya Roberts, oui, mfff... elle pourrait faire un effort, mais encore une fois la faute en incombe plus au script qu'à ses qualités d'actrice. De toute manière, elle est mieux en Reine de la Jungle. Non ? La bonne surprise, il en faut, est la présence de Patrick Macnee, qui se permet de faire de l'humour avec doigté comme un grand pro qu'il est avant de mourir d'une façon assez stupide. Pourquoi les scénaristes ne reviennent-ils pas à l'ancienne notion du personnage de Bond ? Pourquoi s'évertuent-ils à transformer cette mine d'or en fourre-tout à jeux de mots vaseux ? Si Broccoli prenait exemple sur **Jamais plus Jamais**, il recevrait des myriades de boîtes de chocolat. Message reçu, Cubby ?

Roger Moore affirme périodiquement que c'est son dernier Bond. C'est peut-être vrai, puisqu'il semble s'orienter vers la production (projet en cours : un film du Saint.). Attendre et voir, disait un proverbe célèbre. Le mystère plane, puisque pour la première fois le rituel « James Bond reviendra dans... » est absent du générique de fin. Qui sera le nouveau 007 ? Michel Galabru ? Robert Vaughn ? Mel Gibson ? Réponse dans un an et demi... En attendant, tous les Bondomaniaques de la galaxie vont se précipiter à **Dangereusement Vôtre** et, même si ils en ressortent un peu déçus, ils garderont en mémoire « leur » scène. N'oublions pas que les Bond forment une série et qu'en tant que tel il est bien logique que certains épisodes soient moins bons que d'autres. Question de goût.



Tous les pontes réunis (« M », « Q » et le ministre de la Défense) autour de l'indispensable Moneypenny.



LA FICHE TECHNIQUE

Produit par	Albert R. Broccoli et Michael G. Wilson
Réalisé par	John Glen
Scénario de	Richard Maibaum et Michael G. Wilson
Producteur associé	Thomas Pevsner
Musique de	John Barry
Chanson du générique	Duran Duran
Chef décorateur	Peter Lamont
Conception du générique	Maurice Binder
Directeur de la photographie (2e équipe)	Arthur Wooster
Réalisateur-Directeur de la photographie (séquence à skis)	Willy Bogner
Conception des costumes	Emma Porteous
Distribution des rôles	Debbie McWilliams
Montage de	Peter Davies
Montage son	Colin Miller
Supervision des effets spéciaux	John Richardson

FICHE ARTISTIQUE

James Bond	Roger Moore
Max Zorin	Christopher Walken
Stacey Sutton	Tanya Roberts
May Day	Grace Jones
Tibbett	Patrick MacNee
Scarpine	Patrick Bauchau
Chuck Lee, de la C.I.A., à San Francisco	David Yip
Pola Ivanova	Fiona Fullerton
Bob Conley, le Texan, complice de Max Zorin	Manning Redwood
Jenny Flex	Alison Doody
Le Docteur Carl Mortner	Willoughby Gray
« Q »	Desmond Llewelyn
« M »	Robert Brown
Miss Moneypenny	Lois Maxwell
Le Général Gogol, du K.G.B.	Walter Gotell
Le ministre de la Défense britannique	Geeffrey Keen
Aubergine	Jean Rougerie
Howe	Daniel Benzali
Klotkoff	Bogdan Kominowski
Pan Ho	Papillon Soo Soo
Kimerley Jones	Mary Stavin
Le présentateur du numéro des « papillon »	Dominique Risboug
La « meneuse » des papillons	Carole Ashby
Un pilote d'hélicoptère	Seva Novgorodtsev

LES CASCADEURS
Supervision : Jim Arnett, Bob Simmons, Claude Carliez, Jason White, Mike Runyard, Tracey Eddon, Bill Weston, Elaine Ford, Doug Robinson, Pat Banta

LES PILOTES (cascades de voitures)
Michel Julienne, Dominique Julienne, Christian Bonnichon, Jean-Claude Lagniez, Jean-Claude Bonnichon, Jean-Claude Houbard, Robert Blasco

L'EQUIPE D'ACROBATIE AERIENNE :

Saut de la Tour Eiffel effectué par	B-J. Worth
Le dirigeable « 500 » est piloté par	Nicholas T. Bennett

Les hélicoptères ont été fournis par :
Hélicoptère Hire Aérospatiale, Heliswiss, Héli-France, Castle Air
Ils ont été pilotés par :
Marc Wolff, Rick Holley, Chuck Tamburro, Robert Liechti, Gerry Crayson
Cameraman a bord des hélicoptères :
David Butler, Peter Allwork, Douglas Milsome

Filmé en Panavision (R)

Version UK : Technicolor (R) Dolby Stéréo
Version US : Technicolor (R) Dolby Stéréo, Métrocolor (R)

Bande originale du film sur disques et cassettes : PATHÉ-MARCONI EMI
« Californian Girls »
Ecrite par Brian Wilson
Interprétée par Gidea Park
(c) Almo/Irving Music
Avec l'aimable autorisation de Adrian Baker

« Les 4 Saisons » de Vivaldi
Interprété par Trevor Pinnock et l'English Concert
Avec l'aimable autorisation de crd Records
Musique enregistrée au Music Centre. 1985. 131 minutes.







BOND GIRLS, GIRLS, GIRLS !

Femmes fatales, maîtresses languissantes, starlettes évaporées exposant leurs dodus fessiers autour d'une piscine bleu turquoise : les femmes sont à 007 ce que les blinis sont au saumon fumé. Depuis **Dr. No**, *elles se sont émancipées de film en film jusqu'à être les co-équipières de Jimmy Bond. La série des Bond n'est pas aussi phallocrate qu'on veut bien l'affirmer, et on aurait mauvaise grâce à accuser les producteurs de les choisir belles et désirables. Elles font partie du mythe Bondien au même titre que les gadgets ou les explosions en technicolor. De Moneypenny à May Day : quatre pages pour les amoureux des James Bond Girls. C'est Putters qui va être content...*















1) L'inamovible Moneypenny (Lois Maxwell). Elle rêve jour et nuit de Jimmy... 2) Honey (U. Andress), le modèle de toutes les Bond Girls. 3) Holly Goodhead of the C.I.A. (Lois Chiles). 4) Tilly Masterson (Tania Mallet), exécutée par Oddjob. 007 la vengera. 5) Melina Havenlock (Carole Bouquet) : la Reine de Carreau. 6) Splendeurs orientales pour Bond sous les doigts d'Aki (Akiko Makabayashi). 7) Triple-X (Barbara Bach) : « Seriez-vous sensible, Mr. Bond ? ». 8) Martine Beswick : gitane amoureuse dans **B.B.D.R.**, *tuée dans* **Opération Tonnerre.** *Dieux qu'elle est belle.*






1


2


3


5


6


7


8


10


11


12

RLS, GIRLS !



1) Fatima Blush (B. Carrera). Mortelle. 2) Paula (Lucianna Paluzzi), la plus cylindrée des J. B. Girls. 3) Entre deux prises : tourisme à Istanbul pour Daniela Bianchi. 4) Stacey (Tanya Roberts) : **Dangereusement Vôtre...**

Say Moneypenny, faites semblant de ne pas regarder but, sur la page d'en face, there is un poster for the second Fantastic Super 8 Festival. Je smell un coup du Spectre. « Samedi 12 octobre, salle Gustave Eiffel, 19 rue Blanche 75009 Paris ». It is very probably une façade. « Manifestation dotée de prix divers ». Well, maybe c'est on ne peut plus genuine. « Plus de renseignements dans Mad Movies 37 ou au 281.02.65 de 14 h à 18 h ». Gasp ! I'll be there et j'en aurai le heart net. Catch you later Moneypenny. Smac !





4







13



1) Miss Caruso (Madeline Smith), la Girl favorite de Russ Meyer. 2) Pussy Galore (Honor Blackman), reine du looping. 3) Le premier bain civilisé de 007. 4) Octopussy (M. Adams). 5) Tatiana Romanova (Daniela Bianchi) : l'appât. 6-7) Les deux Domino : Claudine Auger et Kim Basinger. 8) Shirley Eaton : « aurifiée » par **Goldfinger.** *9) Naomi (Caroline Munro), pilote personnel du sinistre Stromberg. 10) May Day (Grace Jones) : qu'en pense Ian Fleming ? 11) Pose-pub pour Martine Beswick. 12) Plenty O'Toole (Lana Wood). Jeu de mot intraduisible.*

BOND GIRLS, GIRLS, GIRLS !

2e FESTIVAL DU SUPER 8 FANTASTIQUE

Samedi 12 octobre
14 h à 22 h 30

19, rue Blanche
75009 PARIS







SHOP
PHOTO

Has JAMES BOND met his match?



ALBERT R. BROCCOLI Presents

ROGER MOORE as IAN FLEMING'S **JAMES BOND 007**

A VIEW TO A KILL

Starring TANYA ROBERTS · GRACE JONES · PATRICK MACNEE and CHRISTOPHER WALKEN
Music by JOHN BARRY Production Designer PETER LAMONT Associate Producer TOM PEVSNER
Produced by ALBERT R. BROCCOLI and MICHAEL G. WILSON Directed by JOHN GLEN
Screenplay by RICHARD MAIBAUM and MICHAEL G. WILSON